

L'argument historique  
et la  
prononciation du latin

*DU MÊME AUTEUR*

- De entis analogia — 1913  
Notas sobre direito — 1918  
Determinismo psíquico e livre arbitrio — 1919  
Lógica do verbo — 1921  
A filosofia no curso secundário — 1922  
Um grande reformador — 1924  
Crítica nova — 1931  
O VI Livro da Eneida — 1933  
A Concordância e os casos em Latim — 1938  
Os grandes Problemas do Espirito — 1939  
O Latim do ginásio I — 1942  
O Latim do ginásio II — 1942  
O Latim no Colégio I — 1943  
O Latim no Colégio II — 1943  
A Pronúncia do Latim — 1942  
O Argumento Histórico e a Pronúncia do latim — 1947.

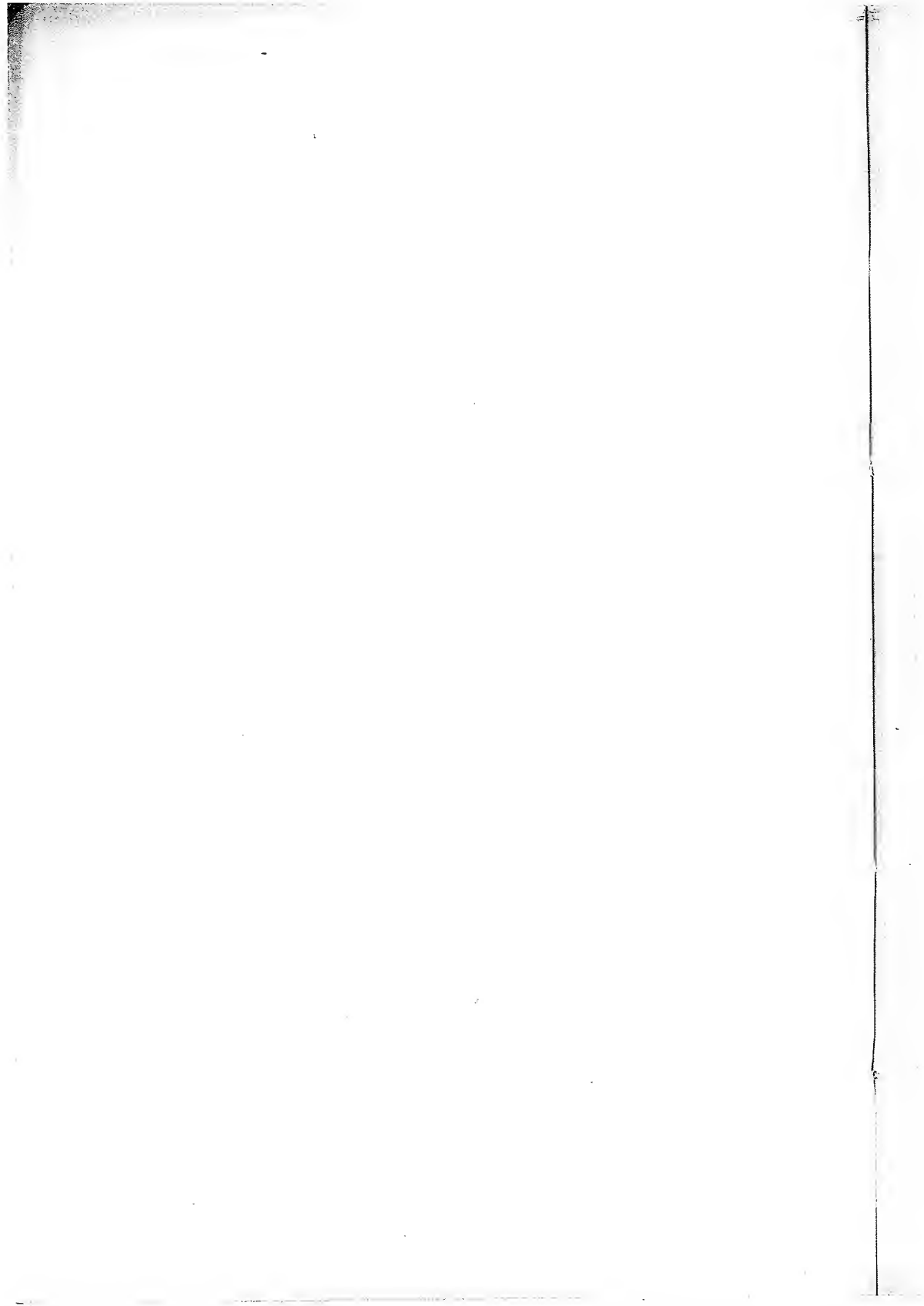
NELSON ROMÉRO  
Professeur au Collège de Pedro II  
(Rio de Janeiro. Brésil)

---

L'argument historique  
et la  
prononciation du latin

1948

LIVRARIA JOSÉ OLYMPIO EDITORA  
Rua do Ouvidor, 110 - Rio — Rua dos Gusmões, 104 - S. Paulo



## AVANT-PROPOS

*Un repos providentiel de quinze jours m'a facilité la rédaction de ce travail.*

*J'y pensais depuis longtemps déjà, car, de bien des points du Brésil, on me consultait au sujet du livre que j'avais publié précédemment et qui traite du même sujet.*

*Beaucoup de professeurs me demandaient d'exposer en détail la question de la prononciation reconstituée et de répondre aux arguments de ceux qui la défendent.*

*Je crois satisfaire aujourd'hui au désir de ces très chers compagnons de doctrine. Je tâche de répondre aux arguments de M. J. Marouzeau dans son opuscule: "La Prononciation du Latin".*

*C'est pour cela que, si j'invoque toujours à l'appui de mes affirmations les grammairiens latins, je cite de préférence les maîtres français les plus notables: Meillet, Bourciez, Juret, Macé et Niedermann qui, bien que Suisse, appartient à la même école que Meillet.*

*Par cette préférence, j'ai voulu montrer que c'est seulement avec les conclusions de M. Marouzeau qu'il m'est impossible de concorder.*

*Les erreurs et les défauts de la prononciation française du latin n'entraînent pas nécessairement la conclusion que l'on doit adopter une prononciation hypothétique de cette langue, sans tenir compte de la bonne tradition de ceux qui, s'appuyant sur des documents certains, ont toujours donné au latin une prononciation latine authentiquement vécue.*

NELSON ROMÉRO.



## NOTRE POSITION

Professeurs et savants discutent la question de la prononciation du latin. Ils cherchent des arguments qui leur donnent la certitude d'employer, dans la lecture des textes de la bonne littérature latine, une prononciation qui soit la vraie prononciation de la langue parlée par Cicéron et César, celle-là même, si possible, qu'aurait le peuple romain s'il revivait aujourd'hui, ressuscité dans la splendeur de son apogée nationale.

Par suite du démembrement de l'Empire Romain et de sa disparition ultérieure, la *langue latine parlée* a donné naissance, comme tous le savent, à plusieurs dialectes dans lesquels les sons latins se sont en grande partie colorés de nuances nouvelles.

Cependant le latin littéraire n'a jamais cessé d'être conservé et étudié avec zèle, comme document de la culture romaine. Et les traditionalistes — disons plutôt les partisans des bonnes traditions, et il y en a toujours eu —, ont non seulement maintenu la langue littéraire écrite, mais ils se sont également efforcés de l'employer comme un parfait instrument d'expression.

Ils ont été, de longs siècles durant, les hommes les plus doctes de l'Occident, ceux que se servaient du latin comme de la langue universelle de la haute culture.

Au cours des siècles, avec la diffusion de l'enseignement et la multiplication des domaines de la technique et du savoir, bien des savants cessèrent de faire du latin l'objet central de leurs études et de la culture. Et c'est juste: "*Non omnia possumus omnes*".

Le noyau des traditionalistes latins est allé se rétrécissant, bien que le latin ait continué à être enseigné.

Malheureusement, même parmi les savants, dans la lecture du latin s'infiltrèrent des prononciations régionales, à coup sûr erronées.

Contre ces altérations de la langue se dressèrent toujours le bon sens et la nécessité même de défendre le patrimoine culturel en jeu. En vue de les combattre, tous les latinistes sérieux s'unissent aux philologues et aux linguistes, dans un effort commun pour s'élever au-dessus des régionalismes.

S'appuyant sur le fait que l'on répète les discours de Cicéron, les vers de Virgile et d'Horace — car la langue est principalement étudiée dans ces documents artistiques — les uns affirment qu'il est possible de les lire comme ils furent lus jadis par Cicéron, Virgile et Horace.<sup>1</sup>

Les autres déclarent ce "desideratum" irréalisable: la langue littéraire des Latins n'est pas seulement la langue de Cicéron, de Virgile et d'Horace: elle vient de plus haut et se continue après eux; d'ailleurs, la langue elle-même, parlée à Rome du temps de ces auteurs, a évolué après leur mort et s'est développée durant plusieurs siècles, se modifiant dans sa prosodie, relativement à bien des sons, et de cela on possède des preuves remarquables dans la civilisation de l'Occident, ou mieux dans la civilisation du monde — et n'est-ce pas là la raison principale qui nous incite à étudier, aujourd'hui encore, la langue de César? — Ils déclarent de plus et surtout qu'il est impossible de rétablir une prononciation que la langue parlée avait déjà modifiée quant à la qualité de l'accent; enfin, disent-ils, il n'est pas recommandable de préférer à une prononciation authentiquement vécue dans la langue parlée une autre déjà périmée et qu'on ne peut reconstituer qu'en théorie.

Ainsi s'ébauche la défense de la prononciation qui s'est maintenue traditionnellement dans l'enseignement du latin, au-dessus des régionalismes.

Cette prononciation ne crée ni ne formule des sons hypothétiques; elle respecte, dans les mots latins, l'accent et la quantité avec des sons qu'il est facile de justifier par l'étude

---

1. Cfr. infra p. 15, ce que dit Seelmann.



historique des langues romanes, document vivant sur lequel peut s'appuyer notre connaissance du latin parlé: "La fonte principale della conoscenza del latino volgare... va ricercata... nelle lingue neo-latine, che continuano il latino".<sup>2</sup>

Telle est la situation de fait. De part et d'autre les latinistes recourent dans leurs recherches à des méthodes scientifiques; dans un camp comme dans l'autre, ils luttent courageusement pour la vérité.

Quant à nous, nous préférons la prononciation traditionnelle que se présente, non comme une découverte individuelle, mais comme la prolation naturelle du latin qui continue à vivre non seulement dans les langues romanes, mais encore comme langue des doctes, instrument parfait de la dissémination de la culture gréco-romaine en Europe et dans le monde.

L'effort des traditionalistes a surtout porté sur la conservation d'une prononciation uniforme, éloignée de toutes les prononciations régionales, et respectueuse de l'inter-dépendance de l'accent et de la quantité dans les vocables latins.

Point n'est besoin, semble-t-il, d'insister sur l'histoire de la tradition du latin dans l'enseignement, en Occident; personne ne nie, en effet, que cette tradition étant liée à la culture, le latin n'a jamais cessé d'être diligemment étudié dans les grands centres intellectuels.

Il n'y a pas de génie littéraire en Europe, après l'Empire Romain, il n'y a pas de philosophe, il n'y a pas de savant jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, qui n'ait fait ses classes en latin et qui ne se soit assimilé la langue latine comme principal élément de culture.

Jusqu'à cette époque, les vrais savants devaient pouvoir, dans le domaine de la science, s'exprimer en latin comme dans leur langue maternelle.

Et depuis lors, jusqu'à nos jours, le latin a continué à être enseigné, non plus avec ce caractère d'exclusivisme en vue de l'expression scientifique, mais à titre d'instrument d'une ef-

---

2. Savj Lopes — Le origini neo-latine — p. 126.

ficacité puissante pour la formation et le développement des facultés intellectuelles des élèves.

Dans la vie littéraire de l'Occident on ne pourrait indiquer aucun moment où le latin — bien qu'abandonné comme langue culturelle et ayant cessé d'être la langue d'un peuple — n'ait cependant été étudié, écrit et parlé par les doctes.

Durant tout ce temps, dans tous les pays où le latin est appris et cultivé, sa prononciation est rigoureusement exigée dans les écoles et les assemblées, comme preuve de vrai savoir, et elle est étudiée d'après les antiques enseignements des grammairiens romains, gardiens intransigeants du "substratum" de la langue de Cicéron, conservée par la meilleure tradition scolaire depuis les anciens temps de Rome.<sup>3</sup>

Nous préférons la prononciation traditionnelle à la prononciation dite reconstituée ou restaurée, parce que, outre les raisons déjà signalées, les sons que l'on veut rétablir dans leur vérité sont seulement connus en théorie et dans l'ensemble, comme le reconnaissent les partisans de cette prononciation reconstituée; ils ne peuvent être restitués exactement et dans leurs détails: "La prononciation du latin ancien, pas plus que celle du grec, ne peut être restituée exactement dans tous ses détails. Cependant, *L'ENSEMBLE* est connu avec certitude..."<sup>4</sup>

Telle est la déclaration sincère et convaincue d'un maître éminent, Laurand.

Et que l'on note le contraste entre les deux affirmations: 1.<sup>o</sup>) La prononciation du latin ancien ne peut être restituée exactement dans tous ses détails; 2.<sup>o</sup>) Cependant l'ensemble (de cette prononciation) est connu avec certitude.

Personne ne discute la première proposition. Mais tous attendent encore que la seconde soit prouvée. Qu'est-ce que cet ensemble?

Les auteurs qui, à l'exemple de Laurand, désirent restaurer l'antique prononciation latine sortent dans la pratique de

---

3. Tout le louable mouvement français contre la corruption de la prononciation latine prouve ce que nous disons.

4. Laurand — Manuel des Etudes Grecques et Latines. VI, 11.

*l'ensemble des sons et ils nous donnent de petites règles de détail sur des cas particuliers: son dur de c, g, t etc.*

Et ils confessent eux-mêmes l'impossibilité de restaurer soit l'accent, soit la qualité des voyelles latines dans la prononciation de la langue en son âge d'or: "Il est certain qu'en ne faisant pas sentir dans la prononciation la quantité des voyelles, nous enlevons au latin une de ses principales caractéristiques..."<sup>5</sup>

"Nous avons encore moins le sens de l'accent latin, qui était à l'époque de Cicéron un accent de hauteur et faisait prononcer la voyelle qui le porte non pas avec plus d'intensité, avec plus de force, mais sur une note plus élevée."<sup>6</sup>

Telle est, nous le répétons, la confession de l'éminent Professeur J. Marouzeau; et, en dépit de tout, il plaide avec insistance la cause d'une restauration partielle de sons sans âme, parce que sans accent véritable!

Ce n'est pas nous qui créons l'inconséquence. Elle éclate dans les expressions de M. Marouzeau lui-même: "De plus, cet accent s'est transformé au cours de l'histoire du latin et est devenu un accent d'intensité; c'est comme tel qu'il explique l'altération des mots dans le passage du latin au français: *c'est comme tel que nous arriverions sans trop de peine à le prononcer*, comme nous faisons pour celui de l'allemand ou de l'anglais, mais *à condition de nous résoudre alors à cette étrange inconséquence d'énoncer les mots du latin avec la prononciation de Cicéron et avec l'accentuation de Saint Augustin.*"<sup>7</sup>

Nous demandons pardon à M. Marouzeau, mais: 1.<sup>o</sup>) Saint Augustin a réellement parlé la langue que Cicéron (le Saint n'en parlait pas d'autre, que l'on sache) et il la parlait avec un accent d'intensité; et cela sans inconséquence aucune. Il a reçu la langue latine, comme elle vivait, comme elle était. Le fait linguistique n'est ni absurde ni inconséquent. C'est un fait.

---

5. J. Marouzeau — La Prononciation du Latin — p. 19.

6. Id. ibidem p. 20.

7. Id. ibidem p. 20.

Ce qui est absurde, c'est de vouloir diviser une langue en périodes littéraires et de décréter qu'on doit reconnaître seulement la prosodie d'une de ces périodes littéraires. Cela, oui, est un caprice, une inconséquence chez un savant. Caprice qui voudrait emprisonner toute la vie de la langue dans un laps de temps qui ne l'embrasse pas *tout entière*.

Cela est si vrai que c'est un non-sens de dire avec M. Marouzeau qu'il est possible "*d'énoncer les mots du latin avec la prononciation de Cicéron et avec l'accentuation de Saint Augustin*".

Cette supposition est insoutenable. Une prononciation sans accent est une pure abstraction. L'accent est la vie même du mot. Donc la prononciation de Cicéron sans l'accentuation de Cicéron est une chimère, un rêve.

Puisque nous ignorons tous comment, dans la pratique, Cicéron émettait les sons latins avec leur accent musical, nous concluons légitimement qu'il nous est impossible de restaurer la prononciation de Cicéron.

Or, M. Marouzeau, tout en confessant qu'il a perdu le contact avec l'accent latin du temps de Cicéron, s'obstine à vouloir restaurer des mots de Cicéron avec une prononciation cicéronienne (naturellement vide et creuse, puisque dépourvue de l'accent de Cicéron).

Il y a là une incohérence. Pour étudier le latin qui — à partir de l'an 200 avant J.-C. jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère — est suffisamment connu dans ses principaux moments historiques et peut être étudié sous des aspects multiples et d'un réel intérêt, il n'est pas permis de murer cette langue dans les limites d'un siècle et de l'enfermer prosodiquement dans la phase de son classicisme.

Pour lire le portugais de Machado de Assis ou de Eça, il n'est pas nécessaire de revenir à la prononciation de Camões ou de João de Barros.

Mais, dit-on, le latin est une langue morte. La prononciation de Camões est morte, elle aussi, et pourtant personne n'exige que, pour lire Camões, on rétablisse sa prononciation.

D'ailleurs le latin, répétons-le, n'est pas mort avec Cicéron, et devrait être traité, pour toute la durée de son existence, selon le critère orthoépique que l'on applique aux langues vivantes.

M. Marouzeau ne lit-il pas Descartes avec la même prononciation qu'il emploie pour parler sa lumineuse langue maternelle? Et, nous ne lisons-nous pas Camões avec la même prononciation que nous lisons Rui Barbosa, Alencar ou Bilac? Et nous ne pourrions pas lire Cicéron en le prononçant comme nous prononçons ces mots latins qui, vivants et palpitants, sous des documents éloquents encore aujourd'hui, nous ont transmis les sons unis auxquels ils ont continué à vivre jusqu'à notre époque, rayonnant encore dans nos langues d'une éblouissante clarté?

Si, pour entendre la langue portugaise la plus ancienne, point n'est besoin de restaurer dans la prononciation les sons de nos premiers classiques, dans les mots qui ont prolongé leur vie jusqu'à nous, pourquoi, dans l'étude de la littérature latine, devrions-nous mépriser la vie post-classique de cette langue? Pourquoi devrions-nous lire avec prononciation tardivement rétablie — ou plutôt ravaudée — d'après des abstractions et des théories, cette langue qui a vécu, en vérité, et qui, pour nous, aujourd'hui encore, est si vigoureusement vivante?

Sans aucun doute, ils sont inconséquents les restaurateurs qui, tenant absolument à revenir au son dur de *c* + *e* par exemple, dans des rencontres où ils ne réalisent ni la quantité ni l'accent des mots qu'ils prétendent reproduire, unissent l'accent d'intensité du Ve siècle de l'ère chrétienne à des gutturaux de César, au temps duquel prévalait l'accent de hauteur.

Il ne nous est pas licite de tenter de rétablir des sons partiellement connus, quand nous ne réussissons pas en même temps à revivifier, synchrones et complets, les phonèmes dans les agglutinations syllabiques, avec la musique des mots, dans la phrase et dans l'intégrité des locutions que Cicéron rendait prodigieusement lumineuses.

Et, en vérité, à quoi bon restaurer les sons durs dans la prolation de *c* et de *g* devant *e* et *i*, sans la quantité de *e* et de *i* et sans l'accent latin des mots?

Que sera cette restauration si nous ne pouvons déterminer parfaitement, si nous ne rétablissons pas le vrai timbre de *e* et de *i* longs et brefs?

Qui arrivera à saisir ou à exprimer dans la prononciation la différence entre *in* long et *in* bref dans les mots composés dont parle Cicéron *"Indoctus dicimus brevi prima littera, insanus producta, inhumanus brevi, infelix longa, et, ne multis, quibus in verbis eæ primæ litterae sunt quae in sapiente atque felice, producte dicitur, in ceteris omnibus breviter; itemque composuit, consuevit, concrepuit, confecit. Consule veritatem reprendet; refer ad auris, probabunt."*

Quære cur ita sit, dicent iuvare. Voluptati autem aurium morigerari debet oratio."<sup>8</sup>

Les restaurations sont très difficiles, parce que la lettre morte, dans la graphie des auteurs et des grammairiens, et les épigraphes inertes ne suffisent pas, à elles seules, pour nous rendre parfaitement les sons, tels qu'ils ont existés: *"Quid est autem scriptura nisi mutus sermo, perinde quasi nutibus inter se colloquantur elingues?"*<sup>9</sup>

---

8. Orator — 159. Qu'on se rappelle aussi à ce sujet les passages d'Aulugelle — II-17; Probus K IV 149 et 253; Diomedes K. 1-433; Servius in Aen. 1-187; Max. Victorinus K. VI-204. Et de plus encore Diomedes K. 1-409; Servius in Donatum K. IV-442; Audax K. VII-354 etc.

9. Des. Erasmi — De recta latini graecique sermonis pronuntiatione — IX.

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La prononciation traditionnelle du latin n'est ni française, ni italienne, ni portugaise, ni brésilienne; elle est latine. C'est la prononciation latine, de la langue latine qui n'est pas morte, langue universelle, langue des doctes, maintenue à travers les siècles par les savants, même après que le latin eut cessé d'être la langue du peuple romain.

"En même temps que le latin se transformait et produisait les langues romanes, il continuait de vivre comme *langue savante*, apprise et parlée dans les écoles.

"Il y eut donc une littérature latine nouvelle; et celle-ci fut incomparablement plus considérable que ce qui a survécu de la littérature latine classique...

"Les ouvrages publiés en latin sont encore plus nombreux qu'on ne le croit souvent. Pour le XIX<sup>e</sup> siècle ils se comptent, non par centaines, mais par milliers. Il existe encore des revues publiées en latin: revue philologique, revues littéraires, sans compter les publications documentaires ou celles qui traitent de philosophie ou de théologie.

"A aucune époque, ni au temps de la décadence romaine, ni au Moyen-Âge, ni même dans les temps modernes, on n'a cessé de composer des vers latins...

"De nos jours, cet art est bien moins cultivé, mais un concours international a encore lieu chaque année en Hollande; et si on lit certains des poèmes qui y sont couronnés, l'on s'aperçoit avec étonnement que ce qui a survécu, ce n'est pas seulement la versification latine, mais la poésie..."<sup>10</sup>

---

10. Laurand — Manuel V — 371-372-374. A ce propos, dans t.V, fasc. 1-2, de juin 1946 de la Revue "Latomus", Mélanges M. A. Kugener, nous venons de lire dans une belle étude de M. Renard, les deux poèmes de Jean

Laurand a pleinement raison. Pascoli, plus d'une fois couronné dans ce concours, nous a laissé des vers latins parfaits et dignes de rivaliser avec ceux de la meilleure époque de Rome.

C'est que la langue latine est encore vivante, selon la remarque de Bayet: "A partir du VIII<sup>e</sup> siècle, le latin s'efface comme langue littéraire; il se maintient et se développe même comme *langue savante*. L'éloquence dialectique et sermonnaire ne cessa de se nourrir de Cicéron et, au XII<sup>e</sup> siècle, Abailard et Saint Bernard lui assurent un vif éclat.

"... Dans le domaine scientifique et philosophique... l'évolution du latin n'est pas achevée: on sent bien, à lire Saint Augustin, et ses manques et ses possibilités. Elle se poursuit donc. S'enrichissant au fur et à mesure des nouveaux besoins de la pensée, le latin suffit longtemps à l'expression de systèmes puissants, certains d'une profonde originalité: ceux de Saint Thomas d'Aquin, de Roger Bacon, de Vincent de Beauvais au XIII<sup>e</sup> siècle; de Calvin, de François Bacon, au XVI<sup>e</sup>; de Descartes, Spinoza, Leibnitz, au XVII<sup>e</sup> siècle encore. Même l'histoire, en tant que science, crut longtemps de sa dignité de parler latin. Il faut ajouter que toute l'Eglise, toutes les écoles entretenaient avec le latin une constante familiarité qui lui conservait, même dans l'usage courant entre gens instruits, une vie réelle."<sup>11</sup>

"Extra-nationale" comme la science, la langue latine eut une prononciation suffisamment fixée par la tradition, rendue intangible comme la vraie culture, soustraite à l'influence des flux et reflux dûs aux va-et-vient des passions vulgaires et des tendances de classes et de sectes, car elle a toujours accompagné les hommes qui ne désirent que savoir.

Eugencer, père de Mare Antoine, tous deux inscrits au livre d'honneur de l'Ecole des Humanités de Liège. Ce sont des vers d'un jeune étudiant. Saveur classique, connaissance parfaite de la langue. Ils méritent bien le jugement que porte sur eux le directeur de l'Ecole, X. Prinz, bon connaisseur d'Horace: *Hos versus, quibus scitius factos aut lepidiores vix reperias, dignos censeo qui in honorario codice rescribantur.*" ibi. p. 160.

II. J. Bayet — Littérature latine. 751-752.



Ils passent donc, les rêves des grands érudits comme Seelmann qui, semblable à beaucoup d'autres, pensait pouvoir rétablir la prononciation de Cicéron, de Catulle et d'Horace: "Bien que les discours de Cicéron, les vers de Catulle et d'Horace n'aient jamais disparu, ni au Moyen-Âge quand nos Ancêtres prenaient leurs décisions en latin, langue universelle de cette époque, ni aujourd'hui alors que des milliers d'étudiants s'efforcent selon les ordonnances de la culture, de connaître *l'idiome des savants*, on n'a cependant pas réussi à unir une *prononciation classique à l'usage de la langue classique*."<sup>12</sup>

Si Seelmann reconnaît l'usage continu de la langue latine, même dans son style classique, parmi ceux qui "selon les ordonnances de la culture" s'efforcent de posséder l'idiome des savants, comment tombe-t-il dans la confusion de supposer possible une prononciation classique du latin?

L'expression "prononciation classique" a, dans la pratique, une signification imprécise et ne serait tolérable que par pure extension de sens.

Il n'y a pas, à proprement parler, de prononciation classique.

Quand on parle de langue, le mot classicisme désigne une notation ou catégorie littéraire et non prosodique; il définit un genre de domaine artistique, il ne détermine pas une espèce orthoépique.

A un moment donné de l'histoire d'une langue, il se peut qu'il n'y ait pas de classiques dans sa littérature; mais à aucun moment, il ne pourra manquer d'y avoir une prononciation de la langue.

---

12. Emil Seelmann. Die Aussprache des Latein. p. 1.: "Aber obgleich die Reden eines Cicero, die Lieder eines Catull und Horaz zu keiner Zeit verklungen, weder im Mittelalter, wo unsere Vorfahren heftige Redekämpfe in Latein, der damaligen Sprache der Welt ausfochten, noch auch jetzt, wo hundertausende von Schülern dem Gebote der Bildung gemäs eine Kenntniss der Sprache der Gelehrten anstreben, ist man dahin gekommen, mit dem Gebrauche der classischen Sprache eine classische Aussprache zu verbinden."

Le classicisme est une qualité d'équilibre et de bon goût dans une œuvre d'art; ce n'est pas un attribut de l'expression.

Un texte de Bernardes est aussi classique dans la bouche d'un Portugais du XVII<sup>e</sup> siècle que dans celle d'un Brésilien du XX<sup>e</sup>.

Il n'y a pas de raison de parler autrement, quand il s'agit du latin de Virgile, d'Horace, de César ou de Cicéron, prononcé par Tite Live ou par Saint Augustin.

D'ailleurs, quand on parle d'époques classiques dans les différentes littératures, on le fait en se référant, non pas à des périodes, mais à des auteurs. Ceux-ci, comme des privilégiés, constituent une exception en leur temps, et c'est par eux que ce temps se distingue.

"Le classicisme est un équilibre de pensée, de sensibilité et de forme, qui assure à l'œuvre d'art un intérêt humain et une diffusion universelle. L'ordre, la clarté, la plénitude, la maîtrise consciente en sont les signes apparents. Mais on ne saurait parler d'*époque classique*: en un temps donné, une littérature offre, à côté de classiques, des retardataires et des novateurs. Il n'y a que des *auteurs classiques*, ou même parfois seulement des *œuvres classiques*, surtout à Rome où l'évolution littéraire est d'une singulière rapidité. Car à la fièvre d'utilisation des modèles grecs les plus variés s'ajoute l'instabilité politique et sociale de ce dernier siècle avant notre ère pour modifier à chaque instant les conditions de succès des auteurs. C'est sur un accord singulier et momentané entre son tempérament et son temps que Cicéron a pu anticiper de trente ans sur le classicisme latin. Il faut comme la surprise d'un apaisement soudain pour que Virgile et Horace deviennent classiques et pour que Tite Live le reste. Par un fâcheux effet de leur grandeur, l'œuvre de leurs contemporains s'est perdue pour nous, de façon que nous ne pouvons qu'en soupçonner la variété; mais le fait seul qu'ils furent aussitôt reconnus et imités comme des maîtres, à l'exclusion de presque tous les autres

(sauf Cornélius Gallus et Varius), suffit à les isoler comme des exceptions."<sup>13</sup>

Il ne paraît donc pas recommandable de revenir en arrière dans le temps, à la recherche de sons que l'on ne peut reconnaître qu'en théorie, comme si ces sons étaient ceux de la prononciation latine à l'époque classique.

Mais l'équivoque dont est victime Seelmann, comme tous ceux qui soutiennent la reconstitution de la prononciation qu'ils appellent classique, est encore indéfendable sous d'autres aspects.

1.º) Si cette prononciation était connue et possible, elle ne devrait être rétablie que pour la lecture des auteurs de l'époque cicéronienne ou virgilienne. Non pas *reconstituée*, mais *rétablie* pour cet effet.

Personne cependant n'apprend le latin pour lire seulement Cicéron, César ou Horace. On n'apprend pas la langue du peuple romain d'une époque déterminée. On apprend le latin.

De même on ne se contente pas d'étudier la prépondérance de certaines formes syntactiques en des temps ou chez des auteurs donnés, mais on étudie la syntaxe latine, la morphologie latine, en embrassant la langue dans toute la durée de son existence. Il faut agir de même pour la phonétique et la prosodie.

Quelle horreur ce serait d'avoir à répéter toute la gamme des différenciations historiques d'un son de lettre ou de syllabe, pendant toute la durée de la vie du latin en tant que langue du peuple romain, quand nous nous mettons à lire, par exemple, un texte de Saint Augustin. Et pourtant il est sûr que ce grand penseur n'a parlé et écrit qu'en latin!

Immobiliser la langue, au point de vue de la prosodie, pour la faire entrer tout entière dans un moment donné du passé, en la liant à des sons immuables et rigidement patronisés, alors que, dans la vie réelle, ces sons ont sans cesse varié dans le temps et dans l'espace; tenter cela pour reconstruire des formes entrevues à peine en théorie; tenter cela, nous le répétons,

---

13. Jean Bayet — Littérature latine — p. 288-289.

sera opportun et légitime à la seule condition de ne pas perdre de vue que le cadre examiné et reconstruit est celui d'une situation spéciale bien délimitée. Mais transporter dans d'autres phases de la langue les formes ainsi autopsiées et vouloir appliquer à des époques qui ont évolué dans leur existence des patrons théoriques correspondant à des temps supplantés dans la vie même de la langue, c'est agir contre la science, et affaiblir l'instrument "significatif" du mot latin vécu qui prendrait ainsi des conformations tératologiques de sons pétrifiés.

Ce serait pêcher contre la science, parce que la langue d'un peuple est une vaste unité qui embrasse et vivifie, en les coordonnant en un tout, les parlers régionaux, les expressions sociales, les variations vitales qui passent dans des locutions successives. C'est une erreur, dans l'étude d'une langue, de séparer de son ensemble une partie et de l'enfermer en des sections étanches, imperméabilisées contre les influences ambiantes.

Quand on étudie l'anatomie des formes, dans les cours supérieurs, on doit s'efforcer de diviser en moments distincts les anneaux enchaînés des éléments sonores qui entraînent forcément des modifications structurales ou morphiques, dans le continuel devenir de faits linguistiques dans un groupe donné.

Là, oui; la phonétique, la morphologie, la syntaxe et la sémantique des langues doivent être étudiées dans des sections différentes.

Mais ils n'ont pas un sens linguistique parfait, ceux qui, revenant de leurs abstractions à la considération concrète du tout réel qu'ils viennent de disséquer, ne parviennent pas à le revoir complet et articulé, mais qui continuent à ne garder de ce tout que les impressions partielles des éléments dissociés qu'ils ont examinés, sous l'influence fréquemment déformante d'idées préconçues ou de suppositions, peut-être pas sans fondements, mais du moins pas encore contrôlées.

Ils se montrent également hostiles à la véritable science ceux qui concluent précipitamment et n'admettent pas de revenir sur leurs décisions.

2.<sup>o</sup>) Et ici, nous passons à un autre aspect du problème.

Il y a, nous semble-il, une confusion profonde dans l'affirmation que la science philologique moderne est parvenue à fixer avec certitude les points essentiels de la prononciation latine au temps de Cicéron.

Sur le terrain de la prosodie, la science n'a acquis que des certitudes négatives: elle est parvenue à la certitude que des faits successifs ne furent pas identiques; mais elle n'a réussi ni à les représenter ni à les définir dans leur réalité précise. On peut arriver à la conviction que la prononciation cicéronienne n'est pas celle de Cassiodore, par exemple, par rapport à l'émission des sons et à la valeur des accents, comme à la quantité des voyelles et des syllabes dans le mot latin, et on peut vérifier que la qualité sonore de certaines lettres s'est modifiée à cette époque, mais on ne peut pas encore reconstruire l'image verbale complète de la "sonorisation" de Cicéron.

L'intangible immutabilité de la forme architectonique ou artistique des expressions latines de l'immortel citoyen d'Arpinum nous a sans doute conservé, au point de vue du sens, ses idées impérissables; elle n'a pas, elle ne peut pas avoir la puissance de fixer, intacts et "phonographiés", les sons qui, depuis l'âge classique jusqu'à l'époque du développement des langues nouvelles, se sont peu à peu modifiés.

Le mot n'est pas seulement le son qui passe ou qui change; il est encore "structure signifiante" qui peut durer; il est, surtout, l'idée qui, elle, est spécifiquement éternelle.

Les sons de Cicéron, la prononciation de Cicéron ont passé avec lui; mais le lien qui unit ses mots, dans la trame splendide de l'enchaînement de ses concepts, et ceux-ci, dans la merveilleuse rutilance de sa vision des choses, vivent encore parmi ceux qui parviennent à atteindre les hauteurs, à s'élever jusqu'aux clairs sommets de la vie de l'esprit.

Il importe de ne pas confondre l'artifice littéraire de la langue de Cicéron, qui lui est si particulière et reconnaissable en tout temps, avec la langue vivante, vulgaire, quotidienne, qui est aussi celle de Cicéron en son temps. Il importe de ne pas opposer contradictoirement un *latin classique* à un *latin vulgaire*

entendu dans un sens péjoratif: "Le espressioni latino classico e latino volgare non vanno prese come due termini contraddittorii. La realtà linguistica era una sola, nè volgare, nè classica: era il latino..."<sup>14</sup>

Mais la prosodie, comme la phonétique du latin, que la linguistique cherche à fixer, ne choisit pas la langue littéraire artistique (ou artificiellement classique), mais la langue latine, dans toute l'extension de son existence littéraire, en tant que langue vivante, langue qui, dans les documents, se présente comme langue parlée: "Le lingue neo-latine derivano dal latino volgare nel senso che questo era il latino, tutto quanto il latino, il latino vivo, parlato. — Il latino letterario all'incontro, come fatto artificiale, come prodotto di cultura, è rimasto sterile; non poteva produrre linguaggi, perchè non era lingua viva."<sup>15</sup> É evidente que non possiamo definire i suoni e le forme del latino parlato, come definiamo invece quelle del latino letterario... É sempre lo stesso latino che si parla, ma c'è quello più colto e quello meno, quello degli ambienti militari e quello delle masse popolari, e quello dei signori, e tutta questa varietà è precisabile. É la vita in movimento continuo, perenne"<sup>16</sup>

C'est tout. Si les formes de la langue littéraire sont plus fixes, c'est justement à cause du caractère artificiel du travail esthétique. Chaque page est ce qu'elle est comme création d'expression.

On comprend désormais pourquoi, dans la fixation des sons, la langue parlée l'emporte sur la langue littéraire.

Sans aucun doute, pour étudier les sons latins, nous devons chercher à les fixer, non dans l'artifice d'une période littéraire déterminée, mais dans toute la durée de la langue. Au moyen de patientes comparaisons entre le latin qui a continué d'exister, parlé par les savants, et le latin qui, peu à peu, s'est

14. Savj Lopez — Le origini neo-latine — p. 126.

15. Il faut s'entendre sur le sens de cette affirmation. La littérature vit comme la langue, elle en est l'expression et influe sur elle. Mais la langue littéraire, comme produit de culture se fixe et ne donne pas naissance à d'autres langues.

16. Id. ibidem 110-112.

dilué et transformé dans les langues romanes, nous devons rencontrer des *sons latins vivants*, communs à tout le domaine linguistique de Rome et qui, suffisamment reconnaissables, ont continué à vivre dans les langues nouvelles, avec les différences dues *alla vita in movimento continuo* à laquelle fait allusion Savj.

Personne ne se scandalise si, dans la vie des langues modernes, il y a des différences de tonalités prosodiques d'une région à l'autre d'un même pays; et les puristes défenseurs d'une prononciation classique fantaisiste veulent condamner les partisans de la prononciation traditionnelle, parce que, parmi eux, ils constatent quelques divergences insignifiantes dans l'émission des sons, d'une nation à l'autre! Mais cela a lieu même pour les langues modernes: tous les étrangers n'acquièrent pas l'accent des gens du pays, parce qu'ils ne parviennent pas toujours à répéter parfaitement des sons qu'ils ne cessent d'entendre dans des idiomes qu'ils ont appris et qu'ils parlent depuis de longues années!

3.º) Il faut distinguer les choses et ne pas amalgamer, en mythes imprécis, des données disparates qui appartiennent à différents champs d'observation.

En d'autres termes, nous ne devons pas perdre de vue que les faits linguistiques ne s'étudient pas seulement physiologiquement. Les linguistes ne peuvent pas se dispenser de les considérer sous leur aspect psychologique et surtout comme produits d'ordre social.

De plus, s'il est exact que la linguistique a contribué à préciser bien des faits phonétiques et morphologiques, sémantiques et syntactiques, orientant les étymologistes et aidant puissamment les grammairiens, il convient de rappeler que phonétique n'est pas prosodie et qu'il n'y a pas aujourd'hui — pas plus qu'il n'y eut dans le passé — de moyens pour reproduire les sons antiques de quelque langue que ce soit, si ceux-ci n'ont pas laissé d'eux-mêmes une notification parfaite et particulière, en dehors de la continuité vitale que la langue a pu conserver à travers les siècles: "Pour disposer dans tous les cas de documents directs, il faudrait qu'on eût fait de tout temps ce qui se fait

actuellement à Vienne et à Paris: une collection d'échantillons phonographiques de toutes les langues."<sup>17</sup>

On ne peut donc pas prouver qu'il soit possible de revitaliser des sons latins anciens, isolément relatés par des grammairiens d'époques différentes, incapables de reproduire ou de photographier, dans l'écriture muette, l'objective réalité des sons, comme les Anciens Romains les prononçaient, sons bien différents, par exemple, au point de vue de l'accent et de la quantité, de ce qu'ils sont devenus plus tard, quand ils ont été émis dans toute l'étendue des domaines de Rome.

Si, dans l'échelle des modifications subies par divers phonèmes latins durant l'existence historique de la langue, nous arrivons à fixer intellectuellement, dans l'abstraction de l'étude, quelques moments de leur évolution prosodique; cependant, parce qu'il ne nous est pas possible de les réintégrer dans la réalité vivante où ils ont existé, nous nions que l'on doive rétablir certaines nuances, à peine approximatives de sons que nous savons être du temps de Cicéron. Les rétablir serait faire revenir en arrière la langue de Rome, seulement en ce qui concerne des éléments isolés, reproduits d'une façon absurde en dehors de l'ensemble sonore "significatif" où ils ont existé, dans la vie même de l'organisme dont ils faisaient partie. Et l'ensemble ne se reconstitue pas: "Freilich wird man zugestehen müssen, dass es wohl niemals vollkommen gelingen wird, die Feinheiten der lateinischen Aussprache in vollem Umfange festzustellen."<sup>18</sup>

La langue latine, soit parlée, soit écrite, soit littéraire, a continué à vivre de longs siècles après Cicéron, et il n'est pas permis — il est même anti-scientifique — de la tuer avant le temps où elle a cessé d'être l'instrument commun du parler du peuple romain.

D'ailleurs, quand elle cessa d'être cet instrument, elle ne présentait pas les sons que d'aucuns veulent restaurer. Nullement. Quand elle se diluait peu à peu en nos langues (et

---

17. F. de Saussure — Cours de Linguistique générale 2-44.

18. Stoltz-Schmaltz — Lateinische Grammatik — 199 p. 22, citant *Techmer in seiner Zeitschrift*. 3,322 f.



cela se dégage clairement des derniers documents latins qui nous soient parvenus), elle était prononcée et entendue avec les sons qu'elle nous a transmis.

Il est anti-scientifique de la défigurer, en la rendant différente de ce qu'elle a été jusqu'à la fin de son existence.

Ils la défigurent ceux qui reproduisent quelques sons latins anciens, séparés du tout organique dans lequel ils s'articulaient, et greffés maintenant dans des mosaïques d'anachronismes, dans des mélanges modernes, où des sons incertains de l'époque classique sont proférés par les restaurateurs avec la quantité et l'accent des époques tardives du latin.

Et cela, ils le font consciemment: "Il est certain qu'en ne faisant pas sentir dans la prononciation la quantité des voyelles, nous enlevons au latin une de ses principales caractéristiques... Nous avons encore moins le sens de l'accent latin, qui était à l'époque de Cicéron un accent de hauteur et faisait prononcer la voyelle qui le porte non pas avec plus d'intensité, avec plus de force, mais sur une note plus élevée."<sup>19</sup>

Les images verbales sont ainsi faussées et cessent de correspondre à la vérité objective des faits.

Il nous semble qu'en donnant un fondement à l'équivoque que nous incriminons, on tombe dans l'erreur de vouloir résoudre les faits relatifs aux mots parlés par la simple inspection du mot écrit qu'on analyse.

Peut-être n'en est-il pas ainsi, mais cela donne à penser que se rencontre chez des gens excellents une entière confusion ou une absence de distinction entre des phénomènes distincts, de telle sorte qu'ils passent du symbole ou de la lettre aux lois phonétiques et de celles-ci à la prosodie, sans les précautions nécessaires.

"... l'objet linguistique n'est pas défini par la combinaison du mot écrit et du mot parlé; ce dernier constitue à lui seul cet objet. Mais le mot écrit se mêle si intensément au mot parlé, dont il est l'image, qu'il finit par usurper le rôle principal; on en vient à donner autant et plus d'importance à la représenta-

---

19. Marouzeau — La prononciation du Latin. p. 19-20.

tion du signe vocal qu'à ce signe lui-même. C'est comme si l'on croyait que pour connaître quelqu'un, il vaut mieux regarder sa photographie que son visage.

"Cette illusion a existé de tout temps, et les opinions courantes qu'on colporte sur la langue en son entachées."<sup>20</sup>

Paroles qui contiennent une leçon remarquable et utile de l'éminent Saussure et qui évoque en nous, par association d'idées, la leçon d'un autre maître, M. Grammont, quand il explique que les changements phonétiques n'affectent pas les lettres, mais les articulations. Cette leçon, connue de tous, nous semble également oubliée fréquemment par ceux qui concluent du *post hoc* au *propter hoc* en ce qui a trait aux sons et aux lettres: "Les changements phonétiques sont les manifestations et les réalisations de tendances que la langue a contractées au cours de sa vie antérieure. Ces changements sont désignés par le nom de lois phonétiques.

"Une loi phonétique est la formule qui note la réalisation d'une tendance.

"Les changements phonétiques atteignent non les lettres, mais les articulations, qui seules constituent des réalités linguistiques. On se sert généralement, pour formuler les lois phonétiques, du nom des lettres, mais ce n'est que pour la commodité de l'énonciation. Sous ces noms, il faut entendre des articulations. Ainsi l'on dira qu'en français, à une certaine date, *s* entre deux voyelles est devenu *z*; ce n'est pas à proprement parler indiquer la condition du phénomène, mais définir l'articulation; car *s* intervocalique est une autre articulation qu'un *s* initial ou qu'un *s* devant consonne."<sup>21</sup>

Comme cela est clair, dans la notation d'un fait qu'influencent mille facteurs, principalement d'ordre psychologique et d'ordre social, parce que, sans idée et sans convention, le *symbole-lettre* n'exprime rien!

4.<sup>o</sup>) Il convient d'insister sur l'importance de l'argument psychologique.

---

20. F. Saussure — o.c. 45.

21. M. Grammont — Phonétique — p. 166.

La prononciation latine du temps de Cicéron et de César ne peut pas être reconstituée en ce qui ne trouve pas de preuve dans le "substratum" commun des sons romans.

Les grammairiens les plus anciens, quand ils nous parlent de la prolotion de sons particuliers, ne peuvent pas nous les faire sentir comme ils furent prononcés. Ils ne les ont pas "phonographiés" et ils ne pouvaient pas les comparer à tels et tels sons de telles et telles langues connues de nous. Le grec auquel ils se reportent souvent, le grec des inscriptions antiques, est pour nous, au point de vue de la prosodie, dans le même cas que le latin de la même époque.<sup>22</sup>

Ce qui nous manque, ce sont les témoignages vivants de la parole exerçant une influence sur les moments les plus reculés de la langue.

Certaines variantes de sons ont disparu ou ne se sont maintenues que de la façon dont elles ont été modifiées et dédoublées en latin dans les formes qui, plus tard, ont pris un caractère bien défini dans les sons des idiomes nouveaux, — nos langues.

C'est en celles-ci que continuent à vivre les mots latins et c'est dans ces mots que se reconnaissent les sons latins. Cette contre-épreuve peut être faite facilement, puisque la vie de la langue latine, à laquelle fait allusion Seelmann dans un texte déjà cité,<sup>23</sup> maintenue comme langue des savants, a prolongé prosodiquement la situation où se trouvait le latin parmi les savants, quand cette langue cessa d'être celle d'un peuple pour devenir la langue de la culture. Elle ne pouvait pas revenir en arrière et ressusciter la prononciation de Cicéron. Ce que cette prononciation avait de caractéristique nous échappe aujourd'hui. Comme personne ne peut percevoir sensiblement les saveurs, par exemple, sans les goûter et qu'il n'y a pas de littérature capable de nous les faire sentir par la seule description, ainsi aucune relation de grammairien, aucune définition de lit-

---

22. Cfr. Laurand — Manuel III-12 § 3: "Nous ne pouvons ni connaître dans tous ses détails, ni, à plus forte raison, reproduire parfaitement la prononciation des anciens Grecs."

23. Vide supra p. 15

térateur ne peut nous donner la parfaite image sensorielle des sons latins émis par les Romains contemporains de Cicéron, cultivés ou non, quand ils parlaient leur langue.

Et parce que la langue a survécu longtemps en se modifiant, les explications de grammairiens nous font à peine savoir que les Romains de leur temps prononçaient déjà plusieurs sons d'une autre façon que les Romains du temps de César, surtout en ce qui concerne l'accent et la quantité. Mais, tandis que la langue commune, le latin vulgaire, donnait naissance à de nouvelles langues, on voyait se stabiliser au contraire la langue latine, comme langue des savants, langue de culture, conservée parmi les doctes avec sa prononciation propre et qui, *ipso facto*, se libérait de nouvelles influences et transformations, mais qui était si réelle et si vivante qu'elle conserva des nuances dues à des différences locales. Alors, tout comme aujourd'hui, il eût été impossible de détruire la vie dont la langue vivait et de la faire revenir à Cicéron pour la momifier en la liant à la prosodie de cet auteur.

Ce que les savants ont toujours fait, c'est, avec le secours des grammairiens, tenter de maintenir stable la prononciation du latin parallèlement à la stabilité de la langue de culture.

Le modèle cicéronien leur a servi comme d'exemple de bon langage, aux points de vue stylistique et littéraire. Rien de plus.

Dans les rêveries des scientifiques sceptiques, qui, d'ailleurs, ne croient qu'aux sens et veulent refaire toutes les expériences, est née, il y a peu de temps, la chimère de croire à la possibilité de reconstituer dans leur pureté les sons originaux des grands écrivains du classicisme latin.

Pourquoi donc ne tentent-ils pas de reproduire aujourd'hui la prononciation portugaise du temps de Camões ou la prononciation française de Descartes, par exemple?

En ce qui regarde les langues modernes, les réformateurs n'oublient pas qu'il est impossible de soumettre les sons du passé à des expériences concluantes, vu que de tels sons n'apparaissent pas "phonographiés" dans l'écriture inerte.

Mais ils s'obstinent à affirmer qu'ils sont capables de refaire la prononciation paradigmatique de Cicéron.

Patience! Ils se croient aussi probablement capables de faire savourer à un étranger notre *jaboticaba*, par exemple, par la seule description... Vraiment?

Le contraire nous est clairement enseigné par notre expérience psychologique personnelle. Et les linguistes ne manquent pas de constater la vérité du fait: "On ne peut donc réduire la langue au son, ni détacher le son de l'articulation buccale; réciproquement, on ne peut pas définir les mouvements des organes vocaux si l'on fait abstraction de l'impression acoustique."<sup>24</sup>

Mais c'est aussi une vérité psychologique que nous attachons aux lettres des sons déterminés et que nous vivons avec elles les variations de ceux-ci.

Oui. "Détachés de leurs signes graphiques, les sons ne représentent plus que des notions vagues, et l'on préfère encore l'appui, même trompeur, de l'écriture."<sup>25</sup>

Cette observation fait comprendre la difficulté à laquelle nous nous heurtons pour unir à *c* précédant *e* ou *i* le son guttural de *k*.

C'est que le son *ç* que nous donnons à ce *c*, tout comme les sons *j*, *v* et *s* intervocalique sonorisé, et les sons *ge*, *gi* = *je*, *ji*, nous les avons reçus du latin, et c'est avec ces sons que nous reconnaissons et entendons les mots latins qui s'écrivent avec ces symboles.

Si notre écriture est impropre et imparfaite, elle continue cependant à unir vitalement ces signes et ces sons, et, quand nous les répétons comme ils nous sont parvenus, nous réalisons l'image verbale parlée complète, en allant sans difficulté de la forme actuelle aux formes plus anciennes.

C'est l'inverse qui contredit à l'expérience et à la logique des faits. Tous, nous reconnaissons et identifions, en portu-

---

24. F. Saussure — o.c. 24.

25. Id. ibidem — 55.

gais et en latin, des termes courants avec la prononciation qui nous les a transmis.

Le phénomène psychologique et le phénomène social ne peuvent pas être dissociés dans la compréhension de la langue, et si celle-ci n'existe pas sans la parole, comment peut-on, dans la parole, séparer, du tout vivant de la langue, des sons confusément supposés et historiquement supplantés?

"... la langue est nécessaire pour que la parole soit intelligible, produise tous ses effets; mais celle-ci est nécessaire pour que la langue s'établisse; historiquement, le fait de parole précède toujours. Comment s'aviserait-on d'associer une idée à une image verbale, si l'on ne surprenait pas d'abord cette association dans un acte de parole? D'autre part, c'est en entendant les autres que nous apprenons notre langue maternelle, elle n'arrive à se déposer dans notre cerveau qu'à la suite d'innombrables expériences. Enfin, c'est la parole qui fait évoluer la langue: ce sont les impressions reçues en entendant les autres qui modifient nos habitudes linguistiques. Il y a donc interdépendance de la langue et de la parole; celle-ci est à la fois l'instrument et le produit de celle-ci. Mais tout cela ne les empêche pas d'être deux choses absolument distinctes."<sup>26</sup>

Tout cela mérite une sérieuse considération. Mais "intelligenti pauca".

5.º) Il ne nous paraît pas acceptable que, pour corriger des vices et des défauts dûs à l'admission de régionalismes dans la prononciation du latin, on doive reculer dans les siècles jusqu'à l'âge d'or de la langue latine, en cherchant à rétablir des sons qui sont connus seulement en théorie.

C'est dire que nous refusons aux novateurs le droit qu'ils s'arrogent de tuer la langue latine post-classique.

Cette raison historique très sérieuse a déjà été rappelée et mise en avant, en faveur de la prononciation médiévale, par M. Faral, dans une note présentée le 8 janvier 1927 à la "Société

---

26. F. Saussure — o. c. 37-38.

des Etudes Latines": "Lorsqu'on possède de son cru une littérature de langue latine que ne suffisent pas à contenir 200 volumes in-4° très gros et très denses, on a bien le droit, je le dis *historiquement*, d'appliquer à ces œuvres, plutôt qu'une prononciation ancienne et hypothétique, la prononciation des auteurs qui les ont composés. J'en demande pardon à Cicéron qui, peut-être d'ailleurs, aurait quelque chose à dire sur l'application de notre bonne volonté réformatrice."<sup>27</sup>

---

27. In "Revue des Etudes Latines" 1927 t. V. p. 85.

## LA PRONONCIATION RECONSTITUÉE DU LATIN

Les défenseurs les plus intransigeants de la prononciation latine reconstituée, résumant leurs règles, les formulent en quelques lignes: "j et v n'existent pas, non plus que le son z hors des mots grecs, ni le son *gn* du français *agneau*; *u* se prononce *ou*; *ae*, *oe*, *au*, *eu*, diphtongues réelles, se prononcent en diphtongues; *c*, *g*, *t*, se prononcent toujours comme devant *a*; *m* et *n* se détachent sans nasaliser la voyelle qui précède; *h* est aspirée."<sup>28</sup>

Pour les Français, la question est plus complexe que pour nous, Brésiliens. Ils ne donnent pas à la voyelle *u* le son *u* (=ou); ils prononcent *au* et *eu* comme en français; de plus, ils admettent un *gn* = *n*; enfin, ils nasalisent très fort les voyelles suivies de *m* ou de *n*.

Nous avons mieux conservé ces sons latins.

Pour nous donc, les règles ci-dessus se limiteraient aux suivantes:

- 1.<sup>o</sup>) *j* et *v* n'existeraient pas;
- 2.<sup>o</sup>) *z* n'existerait pas non plus dans les mots latins;
- 3.<sup>o</sup>) *ae* *e* *oe* seraient des diphtongues et devraient se prononcer comme telles;
- 4.<sup>o</sup>) *c*, *g*, *t* devraient toujours se prononcer comme devant *a*;
- 5.<sup>o</sup>) *h* serait aspirée.

Voyons!

---

28. J. Marouzeau — La Prononciation du Latin, p. 21.



1.<sup>o</sup>) Quant aux signes *j* et *v*, nous reconnaissons qu'ils n'existaient pas en latin. Les signes. Mais les sons qu'ils représentaient existaient. "Les fricatives *y* et *w*, qui sont en réalité des semi-voyelles, étaient écrites respectivement *i* et *u* (on ne s'est servi pour les représenter des signes *j* et *v* que depuis la Renaissance). La première, équivalente à l'élément qu'on appelle *yod*, avait à l'intérieur du mot entre voyelles un son double, par exemple dans *maius* (phon. *maiγus*). La seconde, à l'initiale ou à l'intérieur du mot (dans *uinum*, *seruire*) a pris, dès le premier siècle apr. J.-C., le son d'un *v* labiodental, et a été, dès lors, la fricative sonore correspondant à la sourde *f*..."<sup>29</sup>

L'enseignement de Bourciez, comme celui de tous les bons linguistes, s'appuie sur de nombreux documents des grammairiens latins.

"Pour *i* et *u* explosifs, nous employons les graphies modernes *j* et *v* (*y* et *w*), afin de les distinguer de *i* et *u* voyelles ou consonnes implosives. Quoique la généralisation de l'emploi de ces signes date de la Renaissance (on l'attribue à Pierre de la Ramée, 1515-1572); on peut s'autoriser de précédents antiques déjà mentionnés: à Pompéi on trouve l'*i longa* avec la valeur de *i* consonne (*j*); l'empereur Claude proposait et employait un digamma renversé pour *u* consonne explosive (*v*).

C'est avec raison que F. de Saussure dit (Cours de Linguistique générale, page 96): "Non seulement il faudrait conserver les distinctions faites par l'usage entre ouvrants et fervants (*u*, *w*, etc.) mais on devrait les étendre à tout le système".<sup>30</sup>

Le son de *u* consonne différait tellement du son de *u* voyelle qu'il a pu se confondre avec le son de *B* comme cela se produit encore aujourd'hui chez les Espagnols et les Portugais.

"A partir de la seconde moitié du premier siècle après J.-C. environ, la semi-voyelle *v* s'est convertie en une fricative sonore, se confondant ainsi avec *b* qui était, lui aussi, devenu une fricative vers la même date".<sup>31</sup>

29. Edouard Bourciez — *Eléments de Linguistique romaine*, p. 46.

30. A. C. Juret — *Manuel de Phonétique latine*, 1921 — p. 38.

31. M. Niedermann — *Phonétique historique du latin*, 58 — p. 158.

Ce fait n'offre pas de doute sérieux. Tout d'abord on doit distinguer prononciation et notation graphique: "Scinder l'I en un *i* et un *j*, le *V* en un *u* et un *v*, c'est modifier l'alphabet d'une langue morte, œuvre bizarre qui n'a pas été, proprement, celle des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle. Eux n'ont pas modifié l'alphabet; ils ne disaient ni *ji* ni *vê*; ils ont reparti entre des emplois différents des formes différentes de la même lettre; c'est exactement ce qu'a fait plus tard Corneille pour l's or longue or ronde du français; cela n'affectait ni la récitation de l'alphabet, ni l'épellation, ni le classement alphabétique."<sup>32</sup>

En vérité Ramus et tous les tenants de la tradition depuis l'âge d'or de Quintilien lisaient *u* consonne comme *v* et ne confondaient pas *volvit* avec *voluit*, ni *volvere* avec *voluere*.

Mais les anciens Latins n'employaient pas des signes différents pour les sons différents de *u* et de *v*. Parfois ils se servaient du digamma, comme nous le noterons infra.

Ce qui est certain, c'est que les formes consonantiques de *i* et de *u*, dont nous n'arrivons pas à bien saisir la prononciation au temps de Cicéron, furent substituées et renforcées à l'époque impériale par les sons de *v* et de *j* approximativement.

"... les formes consonantiques de *i* et de *u*, le *y* et le *w*, que le latin ancien notait par *i* et *u* comme les voyelles correspondantes, sortaient de l'usage. Partout où ces phonèmes ne se fondaient pas dans une consonne précédente pour donner une consonne mouillée, ils se renforçaient et prenaient des caractères nouveaux.

"Le *w* (*u* consonne) était remplacé par la spirante labio-dentale *v* qui en diffère à la fois par le point d'articulation: rapprochement de la lèvre inférieure avec la rangée supérieure des dents, et par le type articulaire qui est celui d'une spirante...

"Le *y* n'a pas en face de lui un phonème aspirant aisé de prononcer, avec une sourde correspondante en latin, comme il est arrivé pour *w*. Il s'est renforcé à sa manière en passant à *dj*".<sup>33</sup>

Passons à la leçon des Anciens.

"An cuiuslibet auris est exigere litterarum sonos? Non her-

---

32. Louis Havet — Règles pour éditions critiques — 1930.

33. A. Meillet — Esquisse d'une histoire de la Langue latine, 251, 252.

cle magis quam nervorum. At grammatici saltem omnes in hanc descendunt rerum tenuitatem, desintne aliquæ nobis necessaria litteræ, non cum græca scribimus (tum enim ab eisdem duas mutamur), sed proprie in latinis, ut in his *servus* et *vulgus* æolicum digammon desideratur..."<sup>34</sup>

Voilà ce qu'enseigne Quintilien dont l'autorité éclipse celle de tous les modernes qui ont prétendu s'opposer à lui. Et ce n'est pas tout. Il se montre beaucoup plus explicite dans le passage suivant: "Nostri præceptores *servum cervumque u* et *o* litteris scripserunt, quia subiecta sibi vocalis in unum sonum coalescere et confundi nequiret; nunc *u* gemina scribuntur ea ratione, quam reddidi; neutro sane modo vox, quam sentimus, efficitur, nec inutiliter Claudius Æolicam illam ad hos usus litteram adiecerat".<sup>35</sup>

"*i* et *u* quamvis unum nomen et unam habent figuram, tam vocales quam consonantes, tamen, quia diversum sonum et diversam vim habent in metris et in pronuntiatione syllabarum, non sunt in eisdem, meo iudicio, elementis accipiendæ: quamvis et Censorino, doctissimo artis grammaticæ idem placuit".<sup>36</sup>

Ce sont les expressions de Priscianus. S'il n'est pas aussi ancien que Quintilien, son traité de Grammaire est pourtant très réputé.

"Non tantum (sc. *u*) in his debemus animadvertere, in quibus sonat cum aliqua aspiratione, ut in *valente* et *primitivo*, sed etiam in his in quibus cum *q* confusa hæc littera est, ut in eo quod est *quis*".<sup>37</sup>

"Fungitur etiam (scil. *u*) digammi ratione, id est pinguiorem sonum præstat partibus orationis, ut *Velena*. Hoc ergo et nos facimus quotiescumque consonans est, ut *Venus*".<sup>38</sup>

"Addita autem fuerat a veteribus non frustra velut *F*, quam musici digamma vocant. Sed pro hac iam *v* litteram scribimus; atque ita fit ut eadem nunc *u* vocalis sit, ut unus, nunc conso-

34. Quint. I-4-7,8.

35. Quint. I-1-7, 26.

36. Priscianus K. 1-17.

37. Velius Longus. — K. VII — 58.

38. Servius Honoratus — K. VI-422.

nans, ut vivus. Sic et *i* nunc vocalis est, ut Iris, nunc consonans, ut ieiunus".<sup>39</sup>

"Ecce adverte quo modo sonat *u*. Unus, ecce *u* vides quam tenuiter sonat. Iunge illam ad aliam litteram, et vide quia non sic sonat, sed pinguius sonat, vulnus vanus. Numquid sic sonat unus, quando *u* sola est? Non, sed tenuiter sonat. Vanus quando dico, pinguior sonus est. Numquid dicis *u a nus*? Ergo vides quia, si ponantur solæ, tenuem sonum habent, si iungantur ad alias litteras, pingues sonant. Similiter et *i* sic patitur. Itur, ecce tenuius sonat; si dicas Titius, pinguius sonat et perdit sonum suum et accipit sibilum... Est etiam digammos ista *u* littera. Quid est digammos? Græci habent varias linguas, item est una lingua quæ dicitur Aeolica. Apud istos Aeolicos est una littera quæ appellatur digammos, quasi duo gamma superposita. Hæc littera digammos hoc præstat, ut pinguem sonum faciat in quibusdam sermonibus. Pæne et apud Latinos idem sonus est. Ecce omnes ita dicunt, Elena; illi dicunt Velenæ, addunt pinguem istum sonum. Ergo est quædam littera apud Græcos, quæ digammos dicitur. Hæc addita pinguem sonum facit in tantum, ut multa latina per digammon sint græca. Puta dicebant *Enetus*; adde digammon, et facimus Venetus, ut scias quoniam societas sit linguae latinae et aeolicae, ut digammos addita latinos faciat sermones. Ergo *υ* littera romana fungitur officio illius digammi, id est talis est apud nos *υ* littera, qualis est apud Græcos digammos illa. Nam quo modo illis digammos pinguem sonum facit, sic etiam *υ* littera iuncta verbum pingue facit. Si sola sit, tenuis sonus est; si iungatur alteri vocali, digammos fit statim, ut est illud. Validus non tale est, ac si dicas Velenus? idem sonus est. Ergo *υ* littera apud nos fungitur officio digammi si iuncta fuerit alteri vocali".<sup>40</sup>

Laissons les autres, pour le moment, et venons à Cassiodore, "dont on sait le rôle éminent qu'il a joué dans la transmission des œuvres littéraires de l'antiquité classique".<sup>41</sup>: "Est quædam littera in F litteræ speciem figurata, quæ digamma nominatur,

39. Marius Victorinus. K. VI-7.

40. Pompei Commentum. K. V. 103-10-105.

41. Niedermann o. c. § 42 p. 118.

quia duos apices ex gamma littera habere videatur. Ad huius similitudinem soni nostri conjunctas vocales digammon appellare voluerunt, ut est votum virgo. Itaque in prima syllaba digamma et vocalem oportuit poni, Fotum, Firgo, quod et Aeoles fecerunt et antiqui nostri, sicut scriptura in quibusdam libellis declarat.

Hanc litteram Terentius Varro dum vult demonstrare, ita perscribit, *vav*. Qui ergo in hac syllaba sonus est, idem litteræ erit. Nos hodie *v* litteram in duarum litterarum potestatem cœgimus: nam *modo* pro digamma, scribitur, *modo* pro *vocali*. Vocalis est, cum ipsa per se est; hoc enim cum ceteris quoque vocalibus patitur. Si cum alia vocali est, digamma est, quæ est consonans. Tres vocales quibusdam videntur esse sub una syllaba *væ*. Errant si ita putant: nam nusquam apud Græcos, neque apud Latinos ex tribus vocalibus syllaba constat. Quare hic quoque digamma erit et duæ vocales<sup>42</sup>

Après avoir examiné ces textes, que les lecteurs disent ce que vaut l'étonnement de ceux qui, devant les graphies distinctes de *u* et de *v*, s'arrêtent et se mettent à crier que l'on défigure les textes latins corrompus dans leur pureté par les lettres ramistes!

Ils se scandalisent de l'adoption de *v* à côté de *u* et ils censurent Pierre de la Ramée, humaniste remarquable, qui en a suggéré la proposition et qui, certainement, savait plus de latin que les grammairiens qui le reprennent.

Pour le bien de la vérité, nous devons faire remarquer que les savants les plus décidés et les plus sincères se placent au-dessus des préjugés et que nombreux sont les défenseurs de la prononciation reconstituée qui reconnaissent la force évidente de la réalité et ne la contredisent pas.

Voici, à propos de *v* et de *j*, ce qu'observe Laurand dans son excellent Manuel:

"L'*u* et le *v*, l'*i* et le *j* n'étaient pas distincts. Cependant, pour faciliter la lecture des textes, la majorité des *philologues* distingue l'*u* et le *v*; des mots comme *uua*, *uiuit*, *uiuunt* *uiuus* deviendraient plus difficiles à lire que *uva*, *vivit*, *vivunt*, *vivus*; on dis-

42. Cassiodorus K. VII-148.

tingue de même *volvit* (de *volvo*) et *voluit* (de *volo*), *parui* et *parvi*, etc. La distinction entre *i* et *j* est beaucoup moins répandue, parce qu'elle est beaucoup moins nécessaire à la lecture facile des textes. Cependant elle est conservée, en France, dans presque toutes les éditions scolaires et même dans plus d'un ouvrage savant.

La plupart des *linguistes* n'emploient d'ordinaire ni le *v* ni le *j*, et se servent presque toujours de *u* et de *i*".<sup>43</sup>

Plus précis encore et plus sereinement explicite est *Alcide Macé* à qui la véritable culture latine doit beaucoup en France: "V et u sont deux formes d'une même lettre, qui, comme voyelle, se prononça toujours comme notre *ou*, et, comme consonne, se prononça d'abord comme *ou* (dans notre mot *oui*) et, plus tard, comme notre *v*.

A quelle époque la consonne latine passa-t-elle du son du *w* anglais au son de notre *v*? Il n'est pas facile de le dire.

Mais s'il est infiniment probable que César prononçait encore comme notre mot *oui* la syllabe initiale de *vici*, il n'est pas moins probable que les soldats de Constantin prononçaient la lettre initiale de *vinces* comme notre *v*.

Leur prononciation de cette consonne peut, sans inconvénient, être conservée dans notre pratique: car le son *v* est 1.<sup>o</sup> latin; 2.<sup>o</sup>, commun à toutes les langues romanes. Or, l'enseignement du Latin doit être orienté de manière à présenter (entre autres avantages) celui de rendre, autant que possible, facile l'étude théorique et pratique des langues romanes.

C'est pour cette raison qu'il nous paraît au moins inutile que l'on s'évertue à changer notre prononciation traditionnelle de telle ou telle lettre, quand elle est conforme à une prononciation latine de la lettre."<sup>44</sup>

Qu'on écrive toujours, si l'on veut, *u*, *u* voyelle ou consonne, mais qu'on lise la consonne comme elle doit être lue, *v* et non *u*.

## 2.<sup>o</sup>) Passons au second point, au son de *z*.

43. L. Laurand — Manuel des Etudes Grecques et Latines. VI-9-IV.

44. A. Macé — La Prononciation du Latin — 39-40.

La langue latine, dans les mots latins, n'a pas connu le *z* comme *z*. Il a été admis plus tard, comme le *y*, par les écrivains, pour transcrire les noms grecs, ainsi que l'atteste Cicéron: "*Burum semper Ennius, nunquam Pyrrhum... Nec enim græcam litteram adhibebant, nunc autem etiam duas... tamen et Phryges et Pyrrhum aurium causa dicimus*".<sup>45</sup>

"*Z vero Appius Claudius detestatur, quod dentes mortui, dum exprimitur, imitatur*".<sup>46</sup>

"... iucundissimas ex græcis litteris non habemus, vocalem alteram, alteram consonantem, quibus nullæ apud eos dulcius spirant, quas mutuari solémus quotiens illorum nominibus utimur — quod, cum contingit, nescio quomodo velut hilarior protinus renidet oratio, ut in *zephyris* et *zophoris*: quæ si nostris litteris scribantur, surdum quiddam et barbarum efficient..."<sup>47</sup>

"*Z lingua latina non agnoscit, ideoque nec mentio illius unquam fuit, nisi postquam peregrina nomina hunc sonum quod si cui latinum nomen videtur *Mezentius*, sciat solitum esse scribi per duo s et sic enuntiari*".<sup>48</sup>

"Sed hæc (sc. *z*) græca admissa græcorum nominum causa. Pro hac veterum quidam *i* vocalem, nonnulli duas *s* ponere solebant, unde *iugum* dictum est velut *zugon* et *Iuppiter* velut *Zeus pater*. Item *Messentius* et *pytissare* et *tablissare* et cetera huius modi usum veterum declarabant".<sup>49</sup>

"*Z consonans semivocalis duplex græca, quæ propter græca vel barbara nomina admittitur, ut *Zenon*, *Zacynthus*, *Mezentius*, *gaza*. Pro hac veteres duabus s utebantur, ut *Messentius* et *pitisso*, *tablisso* et cetera*".<sup>50</sup>

"*Z in antiquis libellis modo scriptum est, modo non, sed pro illo duo s ponebantur*".<sup>51</sup>

45. Cicero — Orator — 160.

46. Anonymus — K. Spl. 308.

47. Quint. XII-10, 28.

48. Velius Longus — K. VII-50.

49. Diomedes — K. I-422.

50. " — ibidem 426.

51. Annaeus Cornutus — apud Cassiodorum — K. VII-154.

On pourrait multiplier les témoignages en citant tous les grammairiens. Aucun d'eux n'omet le fait.

Et il n'y a pas, que nous sachions, de défenseur de la prononciation traditionnelle latine dans les écoles qui admette la lettre *z* hors des noms grecs.

Pourquoi donc M. Marouzeau se réfère-t-il au son *z* quand il dit: "*j* et *v* n'existent pas, non plus que le son *z* hors des mots grecs"?<sup>52</sup>

Il parle de son, pour condamner la sonorisation de l'*s* intervocalique: "Nous prononçons *causa*, un mot que les Latins écrivent souvent *caussa*..."<sup>53</sup>

Mais la sonorisation de cet *s* est un fait indiscutable en latin.

Pour nous mieux comprendre, rappelons à M. Marouzeau que le *z* (*ζ*) avait la valeur complexe de *dz* et ne représentait pas la sonore simple qui correspond à la sourde *s*.<sup>54</sup>

Il n'a donc pas raison, l'illustre professeur, quand il affirme contre la sonorisation de *s* intervocalique: "Le *z* (*s* sonore) apparaissait aux Latins comme un son étrange: Appius Claudius, nous dit Martianus Capella (III-261) observait que pour l'articuler la bouche doit "imiter le rictus d'un cadavre".<sup>55</sup>

Pardon! Ils sont bien différents les sons de *s* intervocalique sonore et de *dz*! Les articulations ne sont pas les mêmes. Pour le prouver, il suffit de prononcer le mot *rosa* en n'importe laquelle de nos langues (français, portugais et surtout italien) et le nom de la lettre grecque.

Personne ne nie que Cicéron et Virgile écrivaient *caussa*, *divissio*, *cassus*. Quintilien l'atteste: "Quid quod Ciceronis temporibus paulumque infra, fere quoties *s* littera media vocalium longarum vel subiecta longis esset, geminabatur, ut *caussa*, *cassus*, *divisiones*? Quomodo et ipsum et Virgilium quoque

52. Marouzeau — l. c. 21.

53. Marouzeau — l. c. p. 17.

54. Cfr. Bourciez, l. c. p. 46: "Quant au *z* il était usité seulement dans la transcription des mots grecs avec la valeur complexe du *ζ* (*dz*), et ne représentait donc pas en latin la sonore simple qui correspond à la sourde *s*".

55. Marouzeau — l. c. p. 17.



scripisse manus eorum docet".<sup>56</sup> Mais déjà Quintilien et ses contemporains écrivaient *causa* et *casus* et *divisio*. Si *causa* s'est maintenu au premier siècle apr. J.-C., il le doit peut-être à son caractère de terme juridique.<sup>57</sup>

Il est vrai qu'il y a un texte de Terentius Scaurus que les linguistes dédaignent en général, quand ils étudient la question de l's intervocalique; cependant Scaurus est considéré par Gellius comme un grammairien très remarquable du temps d'Adrien.

Voici le texte: "Causam item a multis scio per duo s scribi non attendentibus hanc litteram, ut etiam cognatam illius r, nisi præcedente vocali correpta non solere geminari, et præterea, quotiens productam vocalem u sequatur, in hac solere desinere syllabæ sonum, ut in plausu et lusu. Ita cum in hac utique littera eius modi syllabarum finiri sonus debeat, numquam autem a gemina ulla syllaba incipiat, apparet causam geminatum s non recipere, quoniam neque in fine præcedentis syllabæ alterum potest poni neque a gemino sequens incipere".<sup>58</sup>

Le cas de ss double, géminé, est discuté et chaque auteur en dit ce qu'il pense.

A ce sujet, voici par exemple l'observation de Vellius Longus: "Nimix rursus elegantix sectatores non arbitror imitandos, tametsi Nisus auctor est ut *comese* et *consuese* per unum s scribamus et dicit rationem, quia iuxta productam vocalem *geminata* consonans progredi non soleat, et quoniam antiqui non geminauerint *consonantes*, sed loco geminationis notam superposuerint. In quibus error eius manifeste deprehenditur. Nam geminari consonantes productis vocalibus iunctas usus ostendit, in quo dicimus etiam errasse saltasse abisse calcasse".<sup>59</sup>

A propos de cette note, Pierius Valerianus in Aen. VIII-184, observe: "*Et amor compressus edendi*: — Diximus in Romano codice evenire sæpius, ut dictiones, quæ per geminum ss scribendæ forent, per n et s notatæ sint: ut hoc loco *compressus*. Id

56. Quint. I-7-20.

57. Cfr. Niedermann — l. c. § 65.

58. Terentius Scaurus — K. VII-21-22.

59. Vellius Longus — K. VII-70-80.

ea de causa factum est, quod geminandarum consonantium, diversus admodum usus apud veteres fuit: quadam enim ætate multa quæ nos unico *s*, nunc scribimus, geminato illi, ut superius dictum est, scribebant, aussus, imperiossus, formossus et similia. Contra fuere tempora, quibus, et observatum a Verrio est, consonantes minime geminarentur. Ubi vero quid gemina consonante scribendum occurrisset, supra litteram, quæ gemina scribenda erat, notam quandam ponere consueverant. Amplius Vellius Longus Nisum auctorem citat qui, *comese et sue* et alia huiusmodi simplicis scribenda censuerit: ea ratione, quod iuxta productam vocalem consonans progredi non soleat: et *s*, præsertim quondam minime geminaverint. Quam vero notam, Victorinus, *silichon* appellat, geminandis consonantibus superponi solitam huiusmodi est figura, —, ut alibi monuimus. Quod apud eos qui de ponderibus et mensuris scribunt, animadverti. Posterioris inde sæculi imperitia factum est, ut crediderint notam eam compendiarie scripturæ apicem esse, quem loco litteræ, *n* solemus interdum adlinere. Hinc *comprehensus* hoc loco et in aliis codicibus, imperiossus, et formonsus quæ numquam *ss* geminato scribi consueverunt, emanasse crediderim. Quamque in *formosus* circumflexum accentum, aut τὴν μακράν etiam, huic errori anam dedisse credi possit: ut alibi disputatum est”.<sup>60</sup>

Toutes ces transcriptions servent à donner une idée des incertitudes des grammairiens sur l’orthographe. Vellius Longus par exemple cité plus haut explique l’s double dans le mot *caussa* par une syncope: “sed illud secuti videntur, quod cavisa dicta sit a cavillationibus vel a cavendo, deinde, per συγποπήν *caussa*”.<sup>61</sup>

Mais venons au fait de l’s intervocalique sonorisé.

En vérité, nous sommes en présence d’un cas où, théoriquement, nous pouvons affirmer que l’s, au temps de Cicéron, était *S* sourd.

60. In Publii Virgilii Maronis opera — Brixiae — apud Ludovicum Britannicum — MDXLVI — Aen. VIII-184 — Io. Pierii Valeriani-castigationes.

61. Vellius Longus — K. VII-22.

Mais y a-t-il quelqu'un qui puisse nier que "un *s* intervocalique est une autre articulation qu'un *s* initial ou qu'un *s* devant consonne"?<sup>62</sup>

Or, articulation différente, nous savons que l'*s* intervocalique latin s'était sonorisé et ensuite rhotacisé.

C'est ce que tous affirment: "Si l'on n'admettait pas que *s* intervocalique a été sonorisée de très bonne heure, on ne comprendrait pas comment le latin aurait pu garder *s* intervocalique dans des emprunts tels que *rosa*, *asinus*, *casa* qui semblent être sensiblement antérieurs au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C."<sup>63</sup>

Parfait. On ne rencontre, en effet, les *s* intervocaliques que dans les emprunts du type de ceux qui viennent d'être cités, ou dans des mots de provenance grecque comme *basis*, *nausea*, *pausa*, ou celtique comme *cisium* et *gæsum*, ou dans les mots *miser* et *caesaries* venus de quelque dialecte italique; ou bien *s* a été conservé par dissimilation préventive,<sup>64</sup> ou enfin il provient d'un *s* double comme dans *caussa*, *divissio*. Il faut y ajouter les cas qui résultent de l'assimilation *suasi*, *rosi*, *clausi* de *suadsi*, *rodsi*, *claudsi*.

Réfléchissons un peu. Nous savons tous que le rhotacisme s'est consommé à Rome, vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Tous admettent donc que, dans les emprunts *rosa*, *asinus*, etc., l'*s* intervocalique se soit maintenu, justement parce que le cycle du rhotacisme était déjà clos.

Très bien. Mais si le passage de *s* intervocalique à *r* a cessé de se produire, il n'est pas prouvé que la faiblesse de l'*s* latin,<sup>65</sup> dans sa position intervocalique, — "articulation différente" — n'ait pas, dès longtemps, préparé de loin ou favorisé de fait une prononciation *sui-generis*, telle que la prononciation actuelle de l'*s* toscan littéraire dans *casa*, *cosa*, etc., espèce de compromis entre l'*s* sourd latin primitif et le très doux *s* sonore italien de *rosa*, *tesoro*, *chiesa*, par exemple, lequel nous paraît représenter

62. M. Grammont. *Phonetique*, 166.

63. Meillet. o. c. 142.

64. Cfr. Niedermann, o. c. § 47.

65. "En latin, l'*s* était prononcé très faiblement". Laurand — l. c. 86.

cette sonorisation de l's en question et qui, encore latin et très différent de z, type ζ, s'est peu à peu fixé en Occident.

Marius Victorinus, essayant de montrer que l'alphabet latin avait admis des lettres superflues, entre autres le z grec, déclare: "sic et z, si modo latino sermoni necessaria esset, per d et s litteras faceremus".<sup>66</sup>

Il nous semble que ds équivaldrait à ζ grec dans le cas seulement où s serait sonore et que, par conséquent, les Latins, comme Marius Victorinus, étaient déjà habitués à s sonore.

Par ailleurs, nous avons noté plus haut le témoignage de nombreux grammairiens attestant que: "Z in antiquis libellis modo scriptum est, modo non, sed pro illo duo s ponebantur crotalizo crotalisso, malacizo malacisso".<sup>67</sup>

Il y a là une coïncidence remarquable. Si le ζ pouvait être transcrit par deux s en latin, ces ss devaient se rapprocher du son de ζ.

Non pas s'identifier, mais se rapprocher. Par symbolisme peut-être ou par convention. La convention établie, l'image sonore formée, il serait facile au peuple de l'élargir et de l'étendre.

Ce qui est certain, c'est que, dans tous les territoires de Rome, l's intervocalique en est venu à se sonoriser, sans prendre le son précis de ζ, mais d'une façon très différente du sifflement sec et rude du ç (Cfr. *rosa* et *roça*).

M. Marouzeau dit: "Le z (s sonore) apparaissait aux Latins comme un son étrange: Appius Claudius, nous dit Martianus Capella (III, 261), observait que pour l'articuler la bouche doit "imiter le rictus d'un cadavre", et Quintilien note qu'il fait une impression bizarre dans les mots grecs d'emprunt comme *Zephyrus* (XII-10,28)".<sup>68</sup>

Il ne me semble pas que l'illustre Professeur interprête bien ici la pensée de Quintilien. Ce que dit le célèbre rhéteur, c'est que les Latins ne possédaient pas les *plus agréables* (*iucundissimas*) des lettres grecques, une voyelle y et une consonne z, lettres qui chez les Grecs avaient le son le plus doux (*quibus nullæ*

66. Marius Victorinus. K. VI-6.

67. Cassiodorus — K.VII

68. Marouzeau — o. c. 17.

apud eos dulcius spirant) et que les Latins avaient coutume d'emprunter toutes les fois qu'ils employaient des noms grecs (*quas mutuari solemus quotiens illorum nominibus utimur*); or, quand cela leur arrivait, la langue devenait immédiatement comme plus allègre (*quod cum contingit, nescio quo modo velut hilarior protinus renidet oratio*), comme dans les mots *zephyris* et *zophoris*. Si ces mots étaient écrit en caractères latins, ils produiraient un son sourd et barbare, et, au contraire du Grec, on aurait des lettres sombres et dures, inconnues à la Grèce: "... iucundissimas ex græcis litteris non habemus, vocalem alteram (sh u), alteram, consonantem (sc. ζ), quibus nullae apud eos dulcius spirant, quas mutuari solemus, quotiens illorum nominibus utimur, (quod cum contingit, nescio quo modo velut hilarior protinus renidet oratio, ut in *zephyris* et *zophoris*): quæ si nostris litteris scribantur, surdum quidam et barbarum efficient et velut in locum earum succedunt tristes et horridas, quibus Græcia caret".<sup>69</sup>

Que l'on examine bien le raisonnement de Quintilien!

Premièrement, il ne dit pas que le *z* grec causait une impression bizarre aux Latins. Tout au contraire. Le *z* était considéré par Quintilien comme une lettre *iucundissima*.

Deuxièmement, il déclare que transformer le son suave de *z* en un son sourd de *s* initial latin serait "barbariser" par un son triste et rude les mots suaves de la Grèce.

Ainsi, dans les mots *zephyris* et *zophoris*, si l'on renonce au *z* grec pour écrire *s* initial latin, on passera d'un son suave à un son sourd et dur. Et il en est de même encore aujourd'hui chez nous. Que serait en portugais le mot *Zéfiro*, écrit *Séfiro* (ou en français *Zéphyr* écrit *Séphyr*)?

Qu'à une époque antérieure, et du temps même de Cicéron, il y avait eu quelque différence dans la prononciation de l'*S* intervocalique et de l'*s* devant consonne, on le sait par ce qu'il enseigne lui-même, relativement à l'*s* des mots terminés en *us* et non suivis de voyelles: "Quin etiam, quod iam subrusticum videtur, olim autem politius, eorum verborum quorum eadem erant postremæ duæ litteræ quæ sunt in *optimus* postremam litteram

69. Quint. XII-10-28.

detrahebant nisi vocalis insequeretur. Ita non erat offensio in versibus quam nunc fugiunt poetæ novi. Sic enim loquebantur: *qui est omnibu princeps, non omnibus princeps, et vita illa dignu locoque, non dignus.*

Quod si indocta consuetudo tam est artifex suavitatis, quid ab ipsa tandem arte et doctrina postulari putamus?"

Que les défenseurs de la prononciation reconstituée de Cicéron expliquent cette *offensionem* in versibus et "l'artifice de suavité" dans la prononciation ou la diction que le grand orateur attribuait à "indocta consuetudini" qui lui semblait à lui "tam artifex suavitatis"!

Quant à nous, nous préférons accompagner la vie de la langue et, avec la tradition, nous disons *rosa* et non *roça*, en parlant de la fleur. (*roça*, en portugais, signifie: jardin potager).

3.<sup>o</sup>) Passons maintenant aux diphtongues æ et œ.

"Les diphtongues en latin classique... n'étaient plus déjà qu'au nombre de trois: æ, œ, au.

"Les deux premières se simplifièrent de bonne heure dans la langue parlée. En général, depuis la fin de la République, et surtout au premier siècle ap. J.-C., æ passa à e (ë) et œ à e (ē)..."<sup>71</sup>

Telle est la vérité du fait, transparente, indubitable.

Déjà Varron avait écrit: "In pluribus verbis a ante e alii ponunt, alii non; ut quod partim dicunt *sceptrum*, partim *scaeptrum*; alii Plauti *faeneratricem*, alii *feneratricem*; sic *faenisicia* ac *fenisicia*, ac rustici *Pappum Mesium*, non *Mæsium*, a quo *Lucilius* scribit: *Cecilius pretor ne rusticus fiat*"<sup>72</sup>

Et, plus intéressant encore: "quod illic (chez les Sabins) *fedus*, in Latio rure *edus*; qui in urbe ut in multis a *addito*, *ædus*".<sup>73</sup>

M. Marouzeau, se rapportant à *Lucilius* et à *Varron* dans les textes cités plus haut observe: "... *Lucilius* (Frag. IX-18) et *Varron* (Ling. Lat. v. 97) nous disent que les gens de la

70. Orator — 161.

71. Bourciez — o. c. n. 51 p. 43.

72. De Lingua latina VII-96.

73. Ibidem V-97.

campagne font la faute de prononcer Cecilius (pour Cæcilius) et Hædus (pour Hædus).<sup>74</sup>

Or, il n'y a ici aucune censure, et Varron ne mentionne ni faute ni erreur. Rien. Il note le fait. Mais M. Marouzeau n'admet que la langue littéraire, et, pour lui, ce qui n'est pas langue littéraire n'est pas langue.

C'est un peu fort. Qu'était donc la langue que Cicéron parlait ou employait dans la correspondance familière, intime? Que serait cette langue si chère à Cicéron, au sujet de laquelle lui-même demandait à Pætus: "Quid tibi ego videor in epistolis? nonne plebeio sermone agere tecum? Nec enim semper eodem modo. Quid enim simile habet epistola aut iudicio aut contioni? Quin ipsa iudicia non solemus omnia tractare uno modo. Privatas causas, et eas tenues, agimus subtilius, capitis aut famæ scilicet ornatus; epistolas vero cotidianis verbis texere solemus".<sup>75</sup>

Comment Varron aurait-il pu reprocher aux paysans leur prononciation, si son ami Cicéron est le premier à attester que: "Rustica vox et agrestis quosdam delectat, quo magis antiquitatem si ita sonet, eorum sermo retinere videatur: ut tuus, Catule, sodalis L. Cotta gaudere mihi videtur gravitate linguæ sonoque vocis agresti, et illud quod loquitur priscum iri putat, si plane fuerit rusticanum".<sup>76</sup>

Et Cicéron lui-même rappelle que cela ne se faisait pas, à proprement parler, par imitation des orateurs anciens (gens cultivés) mais de paysans: *messores videtur imitari*.<sup>77</sup>

C'est Marcus Tullius qui nous rend témoignage que des hommes tels que Cotta cherchaient à imiter les moissonneurs.

Et ils avaient raison dans leur fierté de vouloir être avec les grands constructeurs du peuple, propriétaires ruraux, hommes des champs: "Il n'est pas douteux que les anciens chefs de

74. Marouzeau — o. c. 15.

75. Cic. Ad fam. IX-21.1.

76. Cic. De oratore — III-11.

77. Id. ibidem.

Rome étaient propriétaires ruraux, s'occupant eux-mêmes de leurs champs"<sup>78</sup>

Et la langue latine, comme le rappelle Meillet, "a été une langue de paysans".

Nous comprenons donc qu'on ne dérogeait pas en prononçant certains mots à la façon des campagnards.

"A Rome, au contraire, ces ruraux ont été longtemps les maîtres de la cité, ils demeuraient chez eux et dans la cité des chefs ayant une haute autorité, et une tradition d'autorité."<sup>79</sup>

Qu'on imagine l'influence de ces chefs dans les différentes couches populaires. Et le peuple a été, au temps de la grandeur de Rome, la *suprema lex* même pour la prononciation et l'orthographe, à tel point que Cicéron les changeait pour se conformer aux transformations du milieu: "Quin ego ipse, cum scirem ita maiores locutos esse ut nusquam nisi in vocali aspiratione uterentur, loquebar sic ut pulcros, Cetegos, triumphos, Cartaginem, dicerem; aliquando, idque sero, convicio aurium cum extorta mihi veritas esset, usum loquendi populo concessi, scientiam mihi reservavi"<sup>80</sup>

Voyez cet exemple: Cicéron reconnaît au peuple le droit de fixer la prononciation et il garde pour lui les théories!

Pour quelle raison irions-nous donc maintenant, au mépris de la tradition manifeste, contrarier la tendance populaire qui s'est imposée dans la prononciation e des diphtongues æ et œ?

Pourquoi invoquer des purismes et des aristocraties prosodiques dans ce cas isolé?

M. Marouzeau demande: "Peut-on douter que æ ait été prononcé en diphtongue, quand le nom de Cæsar a passé en allemand sous la forme de Kaiser?"<sup>81</sup>

Non, et personne n'en doute. Mais si l'on n'en doute pas, ce n'est pas parce que les Allemands ont fait de Cæsar Kaiser, non. C'est parce que les références des grammairiens sont innombrables sur cette question. Mais c'est aussi un fait indubi-

---

78. Meillet. o. c. 118.

79. " ibidem.

80. Cicero — Orator — 160.

81. Marouzeau — l. c. p. 15.



table qu'après avoir été tout d'abord ai, ensuite æ, cette diph-tongue, dès le premier siècle de notre ère, se prononçait généra-lement e. Contre le Kaiser, il y a Cesar, dans nos langues, et tous les cas où cette diphtongue, dans le passage du latin à ces langues, a été traitée comme e, précisément avec la prononcia-tion des ruraux à laquelle font allusion Lucilius et Varron.

A titre de confirmation de ce qui est ailleurs clairement démontré, vu les citations déjà faites, nous rappelons les pages 226 et 227 de Seelmann, où il se réfère à un grand nombre de textes des grammairiens, tous très propres à prouver que, à Rome, après un certain temps, æ et œ se prononçaient e, à tel point que souvent dans l'écriture on confondait æ et œ avec e et vice-versa:

"Inter aes et es hoc interest, quod aes metalli materiem desi-gnat, es autem verbum esse demonstrat".<sup>82</sup>

"Plerumque male pronuntiamus et facimus vitium, ut brevis syllaba longo tractu sonet... si qui velit dicere æquus pro eo quod est equus, in pronuntiatione hoc fit".<sup>83</sup>

"Væ interiectio dolentis... ve coniunctio subiunctiva".<sup>84</sup>

"Quæritur ab inquirendo, queritur de implorando scribimus".<sup>85</sup>

"Quæritur de inquirendo, queritur de plorando, quæstus lucri per diphthongon, questus lacrimarum, queremonia per e".<sup>86</sup>

"Quæritur de inquirendo, queritur de plorando; quæstus lucri, questus lacrimarum; queremonia quoque per simplicem e scri-benda".<sup>87</sup>

"Aeternus, aetas, aevum... aequitas, aequus id est iustus... per ae diphthongon scribenda sunt; equus si animal significat per simplicem e".<sup>88</sup>

"Praemium cum diphthongo, pretium, premo, precor per sim-plicem e; prehendo quoque et interpretor".<sup>89</sup>

82. Probi appendix — K. Iv — 200.

83. Pompeius — K. V-285.

84. Agroecius — K. VII-114.

85. Id. K. VII-116.

86. Albinus — K. IV — 30.

87. Beda K. VII-287.

88. Albinus — K. VII-295.

89. Beda — K. VII-284.

"Inter sobriae et sobrie hoc interest, quod sobriae nomen designat, sobrie autem adverbium esse demonstrat".<sup>90</sup>

"Miseriæ dativum est non adverbium".<sup>91</sup>

"Cecidi a cadendo per e; cædo, cæcidi a percutiendo per ae diphthongon".<sup>92</sup>

"Cepit per simplicem e a capiendo, cæpit per diphthongon oe de incipiendo. Cæpta per diphthongon oe, incepta per simplicem e".<sup>93</sup>

"Fædus quod est deformis, per simplicem e; fædus quod est pactum per oe diphthongon scribitur".<sup>94</sup>

"Pene et penes adverbium et præpositio per e, pœna quod est supplicium per oe".<sup>95</sup>

Il n'y a pas le moindre doute. "Dans les campagnes autour de Rome, ae cessa de bonne heure d'être une diphthongue... Sous l'Empire, cette prononciation gagna petit à petit la capitale et finit par devenir générale".<sup>96</sup>

Tout d'abord ce fut ai, ensuite ae avec cet e *novissima sonat* auquel fait allusion Terentius Scaurus.<sup>97</sup> Mais, très tôt, il en vint à se prononcer e.

4.º) Il est temps de nous occuper de la question c-g-t.

Écoutons une fois de plus la leçon d'un célèbre maître, Bourciez: "Une des questions les plus discutées de la phonétique du latin vulgaire<sup>98</sup> a trait à la valeur des consonnes gutturales placées devant les voyelles palatales e, i. Dans la prononciation classique, le c avait, dans ce cas, un son vélaire, celui du k grec...

90. Probi — Appendix — K. IV-203.

91. Servius in Virg. Aen. I-344.

92. Albinus — K. VII-299.

93. Beda — K. VII-269.

94. " — K. VII-273.

95. Albinus — K. VII-306.

96. Niedermann O. c. § 30, p. 83.

97. K. VII-16.

98. Pour ceux qui prononcent ou parlent le latin, ce qui intéresse c'est le latin vulgaire, e'est-à-dire parlé. Le latin littéraire ne nous fournit que des normes de style et de pensée. L'autre nous donne le latin vivant, quotidien, en mouvement.

Mais il n'a conservé ce son dur qu'en Sardaigne... et sur les côtes de Dalmatie... tandis que partout ailleurs il a subi une évolution en *ts* ou *tch*. Il est donc probable qu'à l'époque impériale *c* avait été déjà palatalisé, son point d'articulation s'étant rapproché de celui de *e*, *i*, par action assimilative: on devait en être, dès le II<sup>e</sup> ou le III<sup>e</sup> siècle à une étape *k* (latin parlé *kervu*, etc.). — Dans les mêmes conditions *g* devient *g* (ainsi *gemere*, *genesta*).

— De cette palatalisation vraisemblable de *c* (+*e*, *i*) ne peut être séparée celle de *c* et *t* devant *i* ou *e* atones en hiatus. Les deux groupes *ty* et *ky* semblent avoir eu de bonne heure tendance à se confondre, comme le prouvent au III<sup>e</sup> siècle des graphies *terminaciones*, *defeniciones*, et la forme *concupiscencia* dans un acrostiche de Commodien, Instr. 2, 23 (cf. Seelmann, Ausspr. p. 323): toutefois, ils n'ont pas abouti partout au même résultat. D'autre part, l'assibilation de *ty* en *ts* ou *tsy* est attestée pour le II<sup>e</sup> siècle, si la graphie *crescenteianus* relevée par Gruter (127, VII) à la date de 140 est authentique: au IV<sup>e</sup> siècle, Servius et après lui d'autres grammairiens l'ont constatée en termes explicites (*iustitia cum scribitur, tertia syllaba sic sonat quasi constet ex tribus litteris, t, z et i*, Papir ap. Cassiod. K. VII-216-8)".<sup>99</sup>

Parfait. Mais sur ce "parfait" nous pouvons projeter encore plus de lumière si nous ajoutons à ce qui a déjà été dit les observations frappantes et complètes de A. Meillet: "Le fait que les consonnes *c*, *g* ont eu devant *e* et *i* une prononciation pré-palatale et se distinguaient déjà de *c*, *g* devant *a*, *o*, *u* va de pair avec le fait que *l* a eu des prononciations différentes devant *i*..."<sup>100</sup>

Ainsi, comme l'explique le grand savant, on comprend ceci: "Une autre tendance de caractère banal s'est développée en roman: l'altération des anciennes gutturales devant les voyelles pré-palatales c'est un fait normal que, pour articuler les consonnes dites gutturales qui se prononcent en appuyant

99. Bourciez — *Éléments de Linguistique romaine* — § 57, a, b. g. 48, 49.

100. A. Meillet — *Esquisse* — 139.

la surface de la langue au palais, la langue se place dans la région où elle doit se trouver pour les éléments phoniques suivants, donc en avant pour *e* et surtout pour *i*, en arrière pour *o* et surtout pour *u*; dans le premier cas, les gutturales sont pré-palatales, dans le second post-palatales. Or, dans la position prépalatale, les gutturales sont instables et tendent à passer à un type *ts* ou *tch* suivant le cas. Dès avant le III<sup>e</sup> siècle av. J. C. des faits montrent que *ce* et *ci*, *ge* et *gi* avaient des prononciations fortement prépalatales, peut-être altérées déjà".<sup>101</sup>

L'autorité indiscutable de Meillet et son affirmation catégorique doivent suffire pour imposer une sérénité plus grande à ceux qui veulent à tout prix transformer le latin en une langue de *ks* et *ghes* Kikero, ghero, etc., contrairement à la leçon que la langue vivante nous a transmise dans la presque totalité des langues romanes.

Le *g* espagnol est un cas régional postérieur et les *tch* et *dj* des Italiens s'expliquent eux aussi par la tradition locale, d'ailleurs très favorisée par la langue latine vivante de l'Eglise; langue déjà moins châtiée et assez proche du parler courant qui aboutit à l'Italien. Mais la tradition italienne, dans la circonstance, trouve son fondement dans la tendance même du latin, comme l'explique Meillet dans le texte cité plus haut.

Ce qu'il nous importe de savoir c'est que *c* et *g* devant *e* et *i* étaient bien des occlusives gutturales, mais avec une prononciation fortement prépalatale et, pour cela même, altérée peut-être dès avant le III<sup>e</sup> siècle av. J. C., avec une tendance à passer à un type *ts* ou *tch*.

Quelle a pu être au temps de Cicéron cette prononciation altérée dans la langue vivante?

Ce que nous savons, c'est ce qui a fini par s'affirmer sous l'Empire et qui a agi sur la formation de la plupart des langues romanes: *ce*, *ci* et *ti* (en certains cas) se prononçaient *çe*, *çi* et *tsi*.

101. A. Meillet. o. c. 249, 250.

C'est dire que personne ne pourra restituer, avec certitude, le son de *Ce-Ci* de l'époque cicéronienne, que l'on affirme, mais seulement en théorie, égal à *Ke-Ki*... En réalité, au contraire, nous savons qu'à l'époque impériale *ce* et *ci* se prononçaient *çe* et

Nous réaffirmons la thèse que nous soutenons: entre un son reconnaissable et vérifié seulement en théorie, mais dont l'identification pratique est impossible à un moment réel de la langue, et un son vivant qui, sans doute aucun, a existé, comme nous le refaisons aujourd'hui, on doit préférer ce dernier.

Et c'est pour cela que nous demeurons fidèles, sur ce point aussi, à la tradition et que nous prononçons *Cicero* et *Cesar* et non *Kikero* et *Kaisar*.

5.º) Et nous arrivons au dernier point: celui de *H*.

Nous avons affirmé, à ce sujet, que *h*, dès la période classique du latin, avait, en bien des cas, perdu l'aspiration.

"Les phonèmes dont la prononciation est délicate disparaissent. La prononciation de *h* a été débile de bonne heure, et en latin classique, les mots ruraux qui avaient anciennement *h* ne l'ont parfois plus: on écrit *olus* plutôt que *holus*, et la graphie normale de *anser* est sans *h* bien que le mot ait un *h* étymologique."<sup>102</sup>

Voici ce que dit Quintilien: "*Illa vero non nisi aure exi-guntur, quae fiunt per sonos; quamquam per aspirationem, sive adii-citur vitiose sive detrahitur, apud nos potest quæri an in scripto sit vitium, si h littera est, non nota. Cuius quidem ratio mutata cum temporibus est saepius. Parcissime ea veteres usi etiam in vocalibus, cum aedos ircosque dicebant. Diu deinde reservatum, ne consonantibus adspirarent, ut in Graccis et triumphis. Erupit brevi tempore nimius usus, ut choronae, chenturiones, praecones adhuc quibusdam inscriptionibus maneat, qua de re Catulli nobile epigramma est. Inde durat ad nos usque vehementer et com-*

102. Meillet — Esquisse 253.

prehendere, et mihi, nam *mehe* quoque pro *me* apud antiquos tra-goediarum praecipue scriptores in veteribus libris invenimus".<sup>103</sup>

Ce texte mérite d'être médité. Il contient tout ce que nous pourrions dire. Il y avait en latin des cas où l'image sonore dépendait d'une graphie erronée...

Incomparablement complet sur cette question de *h* est ce que dit Niedermann: "Déjà avant l'apparition des premiers textes littéraires, la fricative vélaire sourde *h*, qui avait primitivement la valeur du *ch* allemand dans des mots comme Bach, Loch, n'était plus qu'un souffle laryngal, produit par le frottement de l'air contre les bords des cordes vocales. Aussi *h* était-il pour les grammairiens romains non pas, comme les autres signes alphabétiques, une "littera", mais simplement une "nota aspirationis". Très faible à l'initiale et presque imperceptible à l'intérieur, ce souffle ne tarda pas à disparaître complètement dans l'une et dans l'autre position. L'on sait, en effet, qu'au point de vue prosodique les mots qui commençaient par *h* étaient traités déjà au temps de Plaute exactement comme les mots à l'initiale vocalique, et qu'à l'intérieur, *h* n'a empêché ni le rhotacisme de l's dans *dishabeo*, devenu *diribeo* "je sépare, je trie" ni la contraction dans *nehemo*, devenu *nemo*. Dans une graphie comme *ahenus* "d'airain, de cuivre", qui se trouve déjà dans le Senatus consulte des Bacchanales de 186 av. J. C. C. I. L. I., 581 (in *tabulam ahenam*) *h*, sans valeur étymologique, servait simplement à prévenir l'épel dissyllabique *aenus*, autrement dit à marquer l'hiatus (comme en français dans *cahier*, *trahison*, *envahir*) fonction qu'il ne pouvait remplir qu'après avoir dépouillé toute articulation propre. Toutefois, la Société cultivée rétablit l'aspiration d'après l'orthographe, et négliger un *h* était regardé, à l'époque classique, comme un signe de mauvaise éducation ou de basse extraction. Mais comme c'était là une prononciation purement factice, il s'ensuivit fatalement un emploi abusif de l'aspiration, des personnes peu instruites, de peur de se trahir, l'introduisant même dans des mots qui ne l'avaient ja-

103. Quint. 1-5-19 ad. 22.

mais possédée. Témoin l'épigramme de Catulle, citée au § 40, dans laquelle il se moque du parvenu *Arrius* qui disait *hinsidia* au lieu de *insidia*. Pour finir, il se produisit dans l'orthographe elle-même une incertitude fâcheuse, des critères sûrs pour distinguer les mots qui exigeaient l'aspiration d'avec ceux où elle ne devait point figurer faisant défaut dans bien des cas. Ainsi, la tradition s'établit d'écrire *anser* "oie" au lieu de *hanser*, sans doute parce qu'on croyait à une parenté de ce mot avec *anas* "canard" qui n'a jamais eu d'h. D'autre part, l'orthographe usuelle affubla *umerus* "épaule" d'un h dont il n'avait que faire. De là aussi, l'hésitation des manuscrits et, partant, des éditions modernes entre *arena* et *harena* "sable", *arundo* et *harundo* "roseau", *erus* et *herus* "maître", *irpex* et *hirpex* "herse", *olus* et *holus* "légume".

Rien d'étonnant, dès lors, qu'il ait été, de tout temps, une des principales préoccupations des grammairiens romains de fixer les limites exactes de l'aspiration. Leurs efforts, souvent stériles, peuvent se comparer à ceux que font les instituteurs français en s'appliquant à faire distinguer à leurs élèves l'h aspiré de l'h muet, alors que, depuis plus de deux siècles, h aspiré n'existe plus en français que dans les parlers locaux de quelques provinces comme la Normandie ou la Lorraine".<sup>104</sup>

Après un tel exposé, il n'y a plus rien à ajouter, et nous n'invoquerons même pas d'autres témoignages de grammairiens, en dehors de ceux qui ont déjà été cités.

*En résumé:* La graphie est une chose, la prononciation en est une autre. Que l'on écrive comme l'on voudra, *u* et *i* consonnes, mais *u* consonne se prononce *v* et *i* consonne peut être lu *j*; *s* intervocalique est légèrement et suavement sonore; *ae* et *oe* équivalent à *e* dans la lecture; *ce*, *ci*, *ge*, *gi* se prononcent comme en portugais et en français; *ti* avant voyelle doit se prononcer comme *ci* quand le groupe n'est pas précédé de *s*, *x*, ou *t*. S'il l'est, *t* conserve sa valeur propre, ainsi que dans les infinitifs passifs en *-tier* et dans les mots grecs.

104. Niedermann — Phonétique historique du Latin. 135 à 137.

## OPINIONS ET OBJECTIONS

Pour démontrer la faiblesse des raisons apportées en faveur de la prononciation reconstituée, nous allons les examiner ainsi qu'elles ont été présentées par trois illustres défenseurs du schisme prosodique déjà ancien.

Nous choisissons des auteurs de langue latine: un Italien, un Brésilien et un Français.

Le premier a publié son travail en 1887; le deuxième, en 1902, et le troisième, qui vit encore et qui honore le magistère de sa patrie si cultivée, en 1931.

Il est évident que nous pourrions analyser bien d'autres travaux de maîtres notables. Mais pour le but que nous nous proposons, ces trois suffisent.

\* \* \*

SANTI CONSOLI — *Fonologia Latina* — 1887 — Manuali Hœpli — Milano —

Il promet d'enseigner *agli alunni delle scuole classiche* la prononciation du latin, reconstituée selon la méthode scientifique.

La seconde édition, que nous avons sous les yeux, est de 1892.

Le docteur Consoli écrit: "Un' erronea tradizione scolastica ha conservato, tanto nelle scuole italiane quanto nella maggior parte delle scuole dell'estero, un suono inesatto per le sillabe latine *Ce, Ci*. Sia d'esempio il nome del celebre oratore latino CICERONE: la voce latina è CICERO, che, nel periodo



classico, si pronunziò KIKERO. In Italia al presente si pronunzia Cicero, dando alle sillabe latine CE, CI il suono di quelle italiane CE, CI; in Germania TSITSERO (*ts* suono *dentale assibilato*; corrispondente all'italiano *z*); in Francia SSISSERO (*ss* rappresenta un suono sibilante acuto); nella Scandinavia SISERO dandosi al C delle sillabe CE, CI il valor preciso del S. In Grecia soltanto il C si legge bene, poichè il K ha conservato, qualunque ne sia il suono vocale seguente, il suono duro che aveva il C nel latino classico. Da qualche tempo in qua, dopo le assennate considerazioni sul proposito, che si leggono in eccellenti lavori sulla lingua latina, per lo più di autori tedeschi, come lo Schneider, il Grotend, ecc., pare che si cominci a reagire contro la erronea tradizione e liberare le scuole dalla falsa pronunzia delle sillabe latine CE, CI, COE, CAE, ecc.; e l'autore di questo libro ha avuto occasione di sentirle pronunziare rettamente in alcune scuole della Germania, della Danimarca e della Norvegia. È strano osservare che quegli stessi grammatici, i quali prescrivono l'erronea pronunzia di CE, CI, convengono poi sulla pronunzia vera, e, francamente o con una certa studiata dubbiezza, la dichiarano nei loro libri. Così p. es. il norvegiano Schreiner scrive: "C udtaltes af Romerme som K: vi udtale det nu gjerne (volontieri) som S, naar det staar foran E, I, Y, AE, OE"; e lo svedese Nils Ehrnberg, nella sua traduzione della grammatica latina di Frederico Ellendt, scrive: C synes (sembra) ursprungligen altid hafwa blifwit uttaladt som K; nu framför E, I, Y, AE, OE, och EU uttalas det som S."

Il Madvig chiaramente dice: "Romerme i den oeldre Tid udtalte C OVERALT som K, eller noesten som K, i DOCES som i DOCTUS"; mentre poco prima stabilisce la regola: "C udtales som K, undtazen foran E, I, AE, OE, Y, hyor det udtales som S".<sup>105</sup>

Notons en passant que la surprise n'a pas de raison d'être. Madvig, un vrai savant, observe avec clarté que les Anciens prononçaient toujours C comme K, ou peu s'en faut. C'est seu-

105. S. Consoli — "Fonologia latina" — Hoepli — 1892 — p. 50, 51 nota.

lement plus tard qu'on a commencé à prononcer, comme on le fait aujourd'hui, le C devant E, I, Y, AE, OE, EU, avec le son de S = Ç.

Or, entre deux prononciations latines d'époques différentes, Madvig remarque que nous adoptons la plus proche de nous. Et il note le caractère d'incertitude qui plane sur le son primitif du C, quand il dit que cette lettre était TOUJOURS PRONONCÉE COMME K OU PEU S'EN FAUT.

Augusto Epifânio da Silva Dias a respecté l'enseignement de Madvig dans son excellente traduction. Mais déjà le très récent Nicolau Firmino, pour accomoder Madvig et Epifânio aux caprices de modernisants pressés, décrète, dans l'adaptation qu'il tente du vieux et sûr Epifânio: "C a toujours le son dur même devant E ou I: CEDO (KEDO), CIEO (KIEO)".

Revenons à Consoli. Il affirme que, parallèlement à C, G est mal prononcé, lui aussi, dans les écoles. Il doit être dur devant E et I: "È così infatti che si pronunzia il G latino dinanzi i suoni vocali E, I, nelle scuole della Germania e della Scandinavia; ed è nostro parere che lo stesso segno gráfico si debba pronunziare come l'italiano GH (γ greco)." <sup>106</sup>

Et nous pouvons nous féliciter de ce que, pour Consoli, ces points soient presque les seuls à corriger dans les mots latins, pour restaurer la prononciation qu'il suppose la vraie.

Du moins en ce qui a trait aux diphtongues AE et OE il reconnaît: "Il gruppo AI ci appare sempre, fin dalla remota antichità della lingua latina, come dittongo, non mai come semplice avvicinamento di due suoni vocali, distinti e indipendenti l'uno dall'altro; indi a poco a poco, si offuscò in AE che rimase come forma regolare nel latino classico, e l'originario AI si considerò come forma arcaica. Il suono rappresentato dal doppio segno AE dovette essere molto simile a quello del E, col quale gradatamente si confuse, sebbene non sempre nella forma grafica, fin dai tempi dell'aurea latinità". <sup>107</sup>

106. Consoli — Ibidem 54.

107. Id. — " 24.

De même au sujet de J et de V il note: "Il suono latino corrispondente al segno J variò secondo la sua positura nella parola.

In principio di parola semplice o d'un elemento di parola composta, susseguito da vocale, valse come il suono della lettera italiana J; p. es. JUSSIT, COMANDO; JUDICES, I GIUDICI; ADJUNXI — io RIMOSSI. In ogni altro caso, ma sempre fra due suoni vocali il J fu pronunziato come due I continuati, senza intervallo tra il primo ed il secondo; p. es. MAJA, GAJUS.

Il suono fricativo di cui trattiamo, non ebbe, a dir vero, in latino un segno grafico proprio e distinto, poichè venne indicato comunemente col segno I, rappresentativo d'un suono vocale. Si tentò in due modi di determinare per esso un segno grafico speciale; e avente il primo de' suoni sopra indicati, si rappresentò col segno J, che non divenne d'uso generale presso i Latini, come, al presente è per noi, perche con lo stesso segno si volle pure rappresentare il suono vocale ī e da ciò confusione grafica e fonetica: avente il secondo dei suddetti suoni, fu rappresentato con un doppio I (ess. EIIUS, CUIIUS), mentre, secondo la proposta di Attio, il gruppo II doveva solo rappresentare il ī: per ciò altra incertezza, e la non generale accettazione del segno grafico II.

Noi, per chiarezza e per non discostarci d'all'uso invalso, rappresentiamo il suono fricativo di cui è discorso, col segno J, sebbene non manchi, anche ai giorni nostri, qualche latinista, che intenda continuare la confusione grafica tra il suono vocale I ed il suono fricativo J, rappresentando entrambi con lo stesso I.

— Col segno grafico V fu rappresentato il suono fricativo latino che corrisponde al suono italiano V. In origine, tal suono dovette essere lo stesso di quello espresso dal digamma greco. Ma con lo stesso V si rappresentò anche il suono vocale U; e da ciò confusione nella espressione grafica dei suoni glottici.

Per tal motivo l'imperatore Claudio, conservando il segno V per dinotare il suono vocale, propose, e fece accettare durante il suo impero, come simbolo grafico del suono fricativo... un digamma greco sottosopra. Nondimeno l'uso rifiutò il nuovo se-

gno... e continuò SEMPRE A PRESENTARE IL SUONO FRICATIVO CON LO STESSO SEGNO DEL SUONO VOCALE.

Noi attenendoci all'uso più comunemente accetto ai nostri dì, abbiamo rappresentato il suono vocale col segno grafico U, e quello fricativo col segno V, sebbene non pochi grammatici ed editori moderni di opere classiche latine usino ancora, per il doppio ufficio il segno U".<sup>108</sup>

En résumé, l'auteur reconnaît, avec beaucoup de bon sens, la double valeur des sons latins de I (voyelle et consonne) et de U (voyelle et consonne); il admet la double graphie correspondant aux sons différents. C'est dire qu'il n'admet en aucune façon que l'on confonde dans la prononciation les sons U et V en VOLVI, par exemple, et VOLUI.

Et ici, au Brésil, on en est à enseigner dans les écoles, à des enfants, qu'ils doivent prononcer les deux mots de façon identique.

Nous, traditionalistes, nous distinguons la question de la graphie et celle de la prononciation, et, si nous ne condamnons pas la graphie primitive de U, nous ne tolérons pas que l'on prononce U avec le son U, quand il doit avoir le son V et nous disons VOLVI et VOLVERE et VOLUI et VELLE et jamais UOLUI et UOLUERE, UOLUI et UELLE, même quand ils sont ainsi écrits.

Continuons.

Relativamente à TI voici ce qu'observe Consoli: "La pronunzia assibilata del T, secondo il volgo, nell'età della decadenza, non in quella classica del latino, si estese anche alla lingua nobile o SERMO URBANUS, e si conservò poi nelle lingue romanze".<sup>109</sup>

Et, en note, il ajoute: "Alla pronunzia volgare di TI simile a quella, volgare pure, di CI, dobbiamo attribuire la confusione ortografica che si osserva in alcune parole, nelle quali al

---

108. Consoli — o. c. — 42-44.

109. Consoli — o. c. — 46.

TI subentra il CI, o all'incontro... Sul proposito il Minotto scrive: "Di molte parole è cosa difficile il determinare se debbano essere ecrite con CI o TI. La norma è da prendere ora dalla diretta derivazione, ora dalla scrittura dei Greci; ora da antiche iscrizioni degne di fede, poichè li manoscritti sono tutti del tempo in cui si leggeva CI como ZI e quindi era scambiato con TI".<sup>110</sup>

Et à propos de H: "... l'espiazione glottica rappresentata dal H non si conservò costante nella pronunzia di tutte quelle parole in cui, da ragione etimologica era richiesta; e quindi, fin dall'età aurea delle lettere latine, la vediamo ora graficamente indicata dal H, ora negletta... In mezzo alle parole, l'espiazione H fu così fioca e debole che spesso non se ne tenne conto...

È perciò viziosa maniera il pronunziare le parole MIHI e NIHIL come se fossero scritte MICHl, NICHIL ossia MIKI, e NIKIL; e non è minor difetto il trascurar la così detta aspirazione nella pronunzia delle parole che costantemente portano segnato il H.<sup>111</sup>

Il segno S indicava un suono simile a quello che si rappresenta nello stesso modo in italiano. Proferivasi forte in principio di parola: si proferiva anche con energia in mezzo di parola se preceduto o seguito da suono consonante."<sup>112</sup>

Comme on le voit, il exige l'aspiration de H, mais quant à S, il ne nous ordonne pas de confondre ROSA et ROÇA dans la prononciation.

Il dit que S, en latin, a le son de l'S italien actuel.

En vérité, l'S doux italien en ROSA, par exemple, est un peu différent du nôtre, dont pourtant il se rapproche beaucoup. Nous, nous disons roza; les Italiens font entendre un S sonore beaucoup plus délicat, presque Z, complètement différent du sifflément sec et âpre du double SS.

\* \* \*

110. Consoli — Ibidem 47.

111. " — o. c. 57/58.

112. " — Ibidem 36.

Au Brésil, le docteur Vicente de Souza a pris, au Collège "Pedro II", la défense de la prononciation restaurée du latin. Il a publié en 1902 un opuscule intitulé: "RESTITUIÇÃO DA PRONÚNCIA LATINA" conforme aos trabalhos de G. Edon, Fr. Bücheler, C. Joret, G. Freund, Fr. Bopp.

Il commence son étude par une équivoque .

Dès la page 6, traitant de U, il observe: "a) Les plus anciens grammairiens ne se sont jamais occupés des diphtongues ou groupes vocaliques écrits UU; UE; UI; UO; UU."<sup>113</sup>

Aucun de ces groupes ne peut être considérés comme diphtongue; en effet, comme l'observe le Dot. Consoli que nous venons de quitter, et comme tous le savent: "I dittonghi latini, i quali risultano come quelli greci, dall'unione d'un suono vocale aspro con un suono dolce, sono sei: AI, EI, OI, AU, EU, OU".<sup>114</sup>

Parmi les groupes énumérés par Vicente de Souza, seul le groupe UI a été exceptionnellement prononcé comme diphtongue. Cfr. Juret: "D'autres diphtongues sont exceptionnelles: 2.º) UI: HUIC, CUI prononcés avec U voyelle et I, élément occlusif, à l'époque de Virgile, car ce poète élide" une voyelle précédente devan HUIC p. ex. en V, 849 (voir Sturtevant, Trans. Amer Philol. Assoc. 43, p. 57 et s.).<sup>115</sup>

On le voit, la déclaration de Vicente de Souza est déjà ébranlée. Mais, enfin, il affirme, sans le prouver, que l'on doit lire:

acua — aqua (pron. aca)  
aquila (pron. akila)  
necue — neque (pron. neke)  
usque — uscue (pron. uske), etc.

Autre erreur, impropriété, ou ce qu'on voudra:

113. L. c. in fine. UU est répété.

114. Consoli — o. c. 24.

115. Juret — Phonétique Latine — (Manuel) p. 26.

A la page 7 d) "Cette lettre U était considérée comme semi-voyelle, comme on peut le constater par de nombreux exemples où elle est écrite V: *aqua* (*aqua*), etc."

Le Dr. Vicente de Souza ne savait donc pas que V et U étaient des graphies différentes de la semi-voyelle U?

D'ailleurs, déjà à la page précédente, il avait écrit: "Le latin a de l'aversion pour les groupes  $U + U = UU$  et  $V + U = VU$ , et, à toutes les époques, il a conservé des formes comme *MORTUOS*, *EQUOS*, *SERVOS*, *AEVOM*. Quelquefois les formes *ECUS* pour *EQUUS*, *AEVUUM* pour *AEVUM* se rencontrent également. Mais durant toute la période républicaine, jamais un homme distingué n'écrit *EQUUS*, *SERVUS*; c'est donc que ces formes étaient du domaine du courant populaire.

Cependant, à l'époque de Quintilien, le groupe vocalique *UU* fut adopté dans la langue écrite...

Dès lors, la prononciation *DIVOS*, *DIVOM* paraît être devenue archaïque et provinciale."<sup>116</sup>

Il est clair que tout cela ne prouve que trop l'incompétence du Professeur Brésilien. Il confond écriture et prononciation et qualifie de populaire, d'une façon fantaisiste, le courant dont il parle.

Ne perdons pas de temps. Voyons plutôt Niedermann, guide très serein et très sûr: "(Cfr. Quintilien, *INST. Orat.* I, 4, 16: *quid o atque u permutata invicem? ut... scriberentur... dederont et probaveront*). Dans des mots tels que *equos*, *servos*, *mortuos*, *vivos*, *vivont*, la conservation de l'o de la syllabe finale durant toute l'ère républicaine et, dans certains cas isolés, même à l'époque impériale... est un simple artifice graphique qui a ses raisons dans l'ambiguïté inhérente à la succession immédiate de deux V. En d'autres termes, on continuait à écrire *VO tout en prononçant dès le IIIe siècle av. J. C. UU, VU* pour parer à l'inconvénient qui résultait du manque d'un signe spécial pour noter l'U consonne. C'est ce dont font foi deux passages de Quintilien, *Inst. Orat.* I-7,26: "*nostri praeceptores servum cer-*

116. Vic. Souza — o. c. p. 5.

vumque U et O litteris scripserunt, quia subiecta sibi vocalis in unum sonum coalescere et confundi nequiret; nunc U gemina scribuntur ea ratione quam reddidi; neutro sane modo vox quam sentimus efficitur, nec inutiliter Claudius Aeolicam illam ad hos usus litteram (le F grec) adiecerat; Velius Longus, G.L. VII. p. 58,4 et suiv.: a plerisque superiorum primitivus et adoptivus et nominativus per U et O scripta sunt quia sciebant, vocales inter se confundi non posse, ut unam syllabam faciant, apparetque eos hoc genus nominum *aliter scripsisse, aliter enuntiasse*.<sup>117</sup>

Nous n'insisterons pas sur les raisons par lesquelles le Professeur Vicente de Souza a voulu démontrer la nécessité de la restitution de la prononciation latine.

Il n'étudie pas les faits. Il ignore les grammairiens. Il se contente d'admirer et de louer la graphie (et par confusion la prononciation) acceptée et vulgarisée dans les livres de Latin imprimés en Allemagne...

Voyons les conclusions auxquelles il aboutit:

1.a) AE — "Après avoir signalé les accidents morphiques et phoniques du groupe AE = AE, je conclus que la prononciation érudite AI convertie en AE a été corrompue par le courant populaire qui l'a fait passer à E, légué aux Romains de l'époque postérieure et aux peuples leurs descendants".<sup>118</sup>

2.a) I-J — "Comparant la graphie latine acceptée et vulgarisée dans les livres imprimés en Allemagne avec la graphie des livres imprimés en France, on recueille des preuves en faveur de la prononciation correcte de J (II) ou I long."

"Mon assertion est fondée; en effet, parmi les peuples cultivés d'Europe, seul le peuple allemand a adopté et maintient la prononciation latine classique."

Notons, au passage, les défauts de cette argumentation!

"Dans les livres imprimés à Leipzig on a la graphie I dans tous les mots où les éditeurs français écrivent J (d'où il résulte

117. Niedermann — Phonétique Historique du Latin — 1931 — 60/61.

118. Restituição da Pronúncia latina — p. 22.



que les élèves donnent à cette lettre la prononciation chuintante et très erronnée GI, comme cela est courant chez les Français, les Portugais et les Brésiliens)".

"Bien que ces éditions allemandes ne conservent pas en certains mots la graphie correcte de Cicéron et d'autres de la langue, qui donnent à I long la valeur de II, elles se rapprochent pourtant de la véritable diction et écrivent I et non J, comme on le voit en de nombreux exemples".<sup>119</sup>

3.a) C — "De tout ce que j'ai exposé, traduit, compilé et assimilé sur la prononciation des gutturales latines C et G équivalant à K et Q; de tout ce que j'ai trouvé dans les meilleures autorités, soit en comparant les témoignages historiques, soit en restituant à leur origine et à leur véritable diction romaine les éléments morphiques générateurs et engendrés; de l'appui que m'ont fourni les lexicographes et les "glottologues", il résulte que l'on ne peut soutenir l'erreur où demeurent ceux qui enseignent la prononciation latine par le système phonique portugais, donnant aux groupes CE, CI, SCE, SCI les valeurs de SE — SI."<sup>121</sup>

4.a) H — "Considérant et respectant l'étymologie indiquée par H, la prononciation latine doit la restituer, tout en excluant l'exagération de l'aspiration violente".<sup>122</sup>

5.a) V — "Le son du V latin est celui que nous lui donnons dans les mots portugais".<sup>123</sup>

Ici nous devons ouvrir une parenthèse pour louer le bon sens dont fait preuve dans la circonstance le Professeur Vicente de Souza. Parce qu'il a connu la leçon de Quintilien et de Priscianus sur le V, il confesse que sa valeur prosodique est différente de celle de U. En somme, il reconnaît que l'on ne

119. Restituição da Pronúncia latina — p. 14/15.

120. Id. p. 40/41.

121. " 50.

122. " 55.

123. " 54-55.

prononce pas de façon identique U consonne et U voyelle. Voici ce qu'il dit:

"Quand V est initial ou medial devant une voyelle, comme il conserve sa classe et sa valeur dans la catégorie des labiodentales, il a un son propre, voisin de F, mais avec une moindre rudesse d'explosion.

"Une fois de plus, je recours à l'enseignement de Quintilien et de Priscianus: "Aeolicae litterae qua serVUM cerVUM-QUE dicimus, etiamsi forma a nobis repudiata est, vis tamen nos ipsa persequitur", dit le premier; et le second: "V loco consonantis posita, eandem provisu in omnibus vim habuit apud Latinos quam apud Aeoles *digamma*."

"Le son de V latin est celui que nous lui donnons dans les mots portugais".<sup>124</sup>

6.a) TI: "De ce que j'ai longuement exposé, il résulte avec évidence que la prononciation érudite du groupe TI, devant n'importe quelle voyelle, a toujours été faite, sans aucune exception, en articulant la dentale forte T".

7.a) S — Les maîtres les plus attachés à la prononciation vicieuse de S avec le son de Z, maintiennent et enseignent cependant le son sibilant dans la répétition du pronom SE...<sup>125</sup>

"Askendo et deskendo sont la prononciation correcte, ainsi que dans tous les mots qui commencent par le groupe SCI, comme par exemple *scindo* (*skindo*).

"J'ai cherché et "recherché" des indices et des preuves en faveur de la prononciation des groupes cités plus haut, avec les sons sibilants des mots portugais et brésiliens et j'ai reconnu que tous les érudits et tous les hommes compétents enseignent que ces groupes ont la prononciation que j'ai indiquée, c'est-à-dire la forte: SKE, SKI".<sup>126</sup>

Vu l'incompétence du Professeur Vicente de Souza sur ces

124. Id. 60

125. " 64.

126. " 67.

questions, nous nous contentons de présenter ses conclusions sans plus de commentaires.

L'opuscule de ce digne Professeur du Collège de Pedro II est tombé dans l'oubli, parce que, en vérité, il ne présente pas les titres suffisants de préparation et d'érudition capables de lui assurer la perpétuité.

Il révèle à peine l'effort inutile d'un élève du secondaire, mal orienté, et surtout, sans base scientifique: il ne manifeste aucune connaissance sérieuse des auteurs et ne cherche pas son orientation dans les sources.

\* \* \*

Nous devons maintenant passer à l'œuvre du savant Professeur de la Faculté des Lettres de Paris, M. Jules Marouzeau.

Ce que lui doit l'enseignement du Latin en France et ce qu'il a fait pour la défense de la culture classique lui assurent la sincère reconnaissance et la réelle estime de tous ceux qui aiment le patrimoine de science que Grecs et Romains ont légué à l'Occident.

On le voit déjà, c'est avec le plus grand respect que nous allons examiner les arguments en faveur de la prononciation restaurée, présentés par le très digne directeur de la "Société des Etudes Latines", illustre membre de l'Institut.

L'opuscule de M. Marouzeau "La Prononciation du Latin", que nous avons déjà cité et commenté bien des fois dans ce travail, constitue un document vigoureux et impressionnant contre l'incroyable *prononciation française du Latin*.

*Prononciation française du Latin* c'est quelque chose comme *prononciation portugaise du Français*, ou prononciation brésilienne de l'Italien. Ce sont des anomalies qui ne méritent pas d'être discutées, elles sont condamnées en naissant.

Mais M. Marouzeau dépense une abondante et excellente érudition pour démontrer que cette prononciation française est erronée et que la vraie prononciation du Latin est autre.

Nous louons son travail et nous applaudissons à ses efforts pour la défense de la vérité.

Il arrive pourtant que, pour corriger un grave défaut, dû au caprice régionaliste, de la prononciation incriminée, M. Marouzeau, avec une certaine confusion dans les arguments, condamne la prononciation traditionnelle du latin, dont il reconnaît l'existence, quand, se référant à elle, il dit pour combattre la prononciation française du latin: "Cette pratique d'une prononciation qui n'est ni antique, ni moderne, ni *traditionnelle*, a pu se maintenir tant que les latinistes ont été ignorants des questions de phonétique et insoucieux de ce que peut être la vie d'une langue".<sup>127</sup>

Or, la prononciation traditionnelle du latin, en France, comme dans le reste du monde, a toujours eu des défenseurs très cultivés.

Et, pour combattre les erreurs de la prononciation régionaliste, il ne nous paraît pas raisonnable de proposer aux Français, comme unique remède, non pas la prononciation latine traditionnelle, mais une prononciation aux sons rudes et durs que — en toute hâte, au nom de la linguistique et non du latin — quelques Nordiques ont voulu défendre comme étant la vraie prononciation latine à l'âge d'or de Rome.

Nous avons déjà dit que personne n'apprend seulement le latin classique. On apprend le latin dont la vie a duré plusieurs siècles.

Examinons, point par point, le travail du Professeur français.

- 1) Après sept lignes d'exorde;
- 2) il résume l'histoire de la prononciation française du latin;
- 3) il rend compte des théories et polémiques modernes relatives à la prononciation du latin;
- 4) il cherche à montrer comment prononçaient les Latins;
- 5) il ouvre une parenthèse sur l'accent et la quantité;

---

127. O. c. p. 8.

- 6) il résume les règles qu'il désire voir triompher;
- 7) il énumère les avantages de la prononciation restituée.

Avançons par ordre.

Celui qui, avec un esprit critique impartial et en connaissance de cause, lit l'opuscule de M. Marouzeau, constate immédiatement que, à propos d'erreurs et de fautes populaires dans l'enseignement du latin en France, il affirme une thèse pour laquelle — à priori — il a pris parti, mais dont il ne prouve pas la validité. Il énumère des faits *à latere*; il ne s'appuie pas sur des documents pour montrer ce qu'a été en réalité la prononciation latine, qu'il propose comme étant celle de l'époque classique de la langue; il ne démontre même pas pourquoi on doit préférer cette prononciation à la prononciation du Ve siècle de notre ère, époque où, déclare-t-il, "le latin est devenu, pour une partie au moins de ceux qui l'apprenaient, une langue morte".<sup>128</sup>

Et maintenant, nous entrons dans l'analyse de l'exorde de l'auteur: "... en voici une (réforme) qui ne porte que sur la façon d'articuler une voyelle et quelques consonnes, et qui est à l'ordre du jour depuis tantôt cinquante ans. Plutôt... je devrais dire quinze cents ans, c'est-à-dire depuis le temps environ où le latin est devenu, pour une partie au moins de ceux qui l'apprenaient, une langue morte, et comme tel n'a plus porté avec lui sa prononciation".<sup>129</sup>

1) Que l'on réfléchisse sur ces paroles. — M. Marouzeau déclare que pour une partie de ceux qui l'apprenaient le latin était devenu une langue morte et que, en conséquence, la prononciation ne leur importait plus désormais. A ceux-là peut-être.

Nous l'accordons, pour les besoins de l'argumentation. Mais les autres, ceux qui apprenaient le latin, qui continuaient à le parler et qui se souciaient de la science, considéraient-ils, eux aussi, comme chose sans importance la prononciation de la langue?

128. L. c. p. 5.

129. Id. ibidem 5.

2) M. Marouzeau fait mourir le latin de bonne heure. L'illustre professeur de la Sorbonne, Bayet, comme nous l'avons rapporté plus haut, juge que le latin littéraire a vécu jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle après J. C.<sup>130</sup>

Ne discutons pas; félicitons-nous au contraire de ce que M. Marouzeau reconnaisse que le latin du Ve siècle était un latin vivant dont la prononciation devait importer à ceux qui le parlaient.

De quel droit donc — pour la seule raison que ce latin n'était pas classique — M. Marouzeau le dédaigne-t-il et veut-il en faire revenir la prononciation au siècle de la pureté stylistique d'un Cicéron?

3) Notons et n'oublions pas ce qui suit: M. Marouzeau reconnaît comme vivant le latin du Ve siècle, le latin même du temps de Cicéron, qui avait continué à vivre et était arrivé jusqu'à Saint-Augustin; il le reconnaît, mais trouve absurde, comme nous l'avons observé plus haut,<sup>131</sup> que Saint Augustin, avec la prononciation de son temps, ait parlé le latin de Cicéron.

M. Marouzeau admettra-t-il que l'on trouve quelque incon séquence à ce que lui-même, avec son clair accent de Français d'aujourd'hui, parle la langue française que Descartes nous a laissée écrite, mais qu'il prononçait certainement d'une façon un peu différente?

Passons aux autres points.

# 1) HISTOIRE DE LA PRONONCIATION FRANÇAISE DU LATIN

La synopsis de la prononciation française du latin que M. Marouzeau présente en résumant presque toujours Ch. Beaulieux dans son "Essai sur l'Histoire de la prononciation du latin en France", assombrit beaucoup le tableau; il souligne les fautes

130. Cfr. supra p. 14.

131. V. supra p. 9.

avec une forte exagération, sans laisser voir en même temps dans son cadre comment, malgré tous les vices indiqués, le latin a pu être cultivé en France, au point de réussir — dans la brillante éloquence de Saint-Bernard par exemple — à rétablir la correction des grammairiens les plus exigeants et des stylistes des âges d'or.

"Saint Bernard (1091-1153), qui fut l'homme le plus éloquent de son siècle, parlait en latin et, dans cette langue, savait s'exprimer avec une puissante originalité, tracer des tableaux de mœurs piquants, manier finement l'ironie, rendre de la manière la plus gracieuse ou la plus forte les sentiments de sa grande âme. Le sermon où il parle de la mort de son frère (*In Canticum*, 26) est un des discours les plus émouvants qu'on puisse lire.

"Le latin du XII<sup>e</sup> siècle, celui de Saint Bernard en particulier, est plus correct qu'on ne se le figure généralement".<sup>132</sup>

Ch. Beaulieux n'a pas écrit, à proprement parler, sur l'histoire de la prononciation française du latin, mais sur l'histoire de la prononciation du latin en France.

Dans son essai, il met en relief les formes corrompues et nouvelles du latin vulgaire qui allait s'altérant toujours davantage et exerçait son influence sur le latin des écoles ou sur le traitement qu'infligeaient au latin "statique" des textes et des auteurs classiques les maîtres mal préparés, les élèves ignorants et, a fortiori, le public à moitié instruit.

Beaulieux note, il est clair, les progrès de la dégradation du latin, la contamination de la langue écrite par la langue parlée, la confusion de sons et de formes chez les gens incultes, l'influence de la nouvelle langue dans les écoles comme dans la vie.

Comme beaucoup d'autres, Beaulieux juge qu'il n'y a d'autre latin que le latin classique.

Nous avons toujours conservé, dans nos pays, l'usage scolaire de la Grèce et de Rome, qui consiste à donner aux élèves

---

132. Laurand — Manuel — V — 371-372.

des modèles de bon langage dans des textes choisis des meilleurs écrivains, surtout des classiques.

Aujourd'hui encore, au Brésil comme en France, nous agissons ainsi.

Alors que nous parlons le portugais et le français courants, c'est-à-dire le français et le portugais qui vivent et qu'emploient les honnêtes gens, nous analysons dans nos classes des textes de nos classiques et de nos grands écrivains: les Camões, Vieira, Herculano, Machado de Assis, Bilac; comme les Bossuet, Fénelon, Racine, Victor Hugo, Musset, Coppée, Chateaubriand, etc., etc., sans fin... qui brillent dans la constellation lumineuse de ces extraordinaires et incomparables écrivains de la France "au clair génie".

Mais ce qui est certain, c'est que personne ne pense que nous corrompons Camões ou Bossuet, parce que, peut-être, nous ne les lisons pas avec la prononciation exacte des Portugais et des Français, leurs contemporains.

Les rigoristes latins voudraient l'impossible: que Saint-Bernard, par exemple, prononçât le latin à la Cicéron et non à la Saint-Augustin!

L'important, dans le cas que nous étudions, c'est que Beau-lieux laisse de la marge pour nous permettre d'envisager la réalité entière. Il ne souligne pas seulement les vices.

Quant à M. Marouzeau, il se contente de peindre le mal. Il nous présente le plus sombre des mondes: "Nous sommes en plein dans l'incohérence; nous n'en sortirons plus".<sup>133</sup>

Il ne reconnaît pas que la réforme d'Alcuin, améliorant l'orthographe, a du même coup, amélioré la prononciation de la langue latine. "Il se heurte d'abord à la routine et à la tyrannie des habitudes acquises. Ensuite on éprouvait un scrupule, peut-être défendable, à briser les derniers liens qui rattachaient encore l'une à l'autre la langue savante et la langue vulgaire. Enfin, et cette raison était sans doute la plus forte, on ignorait la véritable prononciation du latin classique."<sup>134</sup>

133. O. c. p. 6.

134. Id. ibidem.



C'est toujours l'obsession du latin classique. Si c'est seulement le latin classique que défendent M. Marouzeau et ses amis, ils devraient changer le titre de leurs œuvres sur le latin et dire, par exemple: "La Prononciation du Latin classique" et non pas seulement: "La Prononciation du Latin".

Mais ceci n'est que bagatelle.

Marouzeau se réfère à la *langue savante* tout comme Beaulieux. Continuons à citer ce dernier: "Quant à la prononciation, elle ne put modifier en rien l'articulation individuelle de chaque lettre. La réforme dut se borner à obliger les lecteurs à prononcer désormais toutes les lettres telles qu'elles étaient écrites".<sup>135</sup>

C'est déjà beaucoup, quand on sait que la réforme a corrigé la graphie, la rétablissant d'accord avec les modèles classiques, comme le rappelle Beaulieux lui-même, citant G. Paris: "La réforme a remis graphiquement à leur place, telle que la fixaient les modèles classiques et les traités d'orthographe qu'on avait pris pour guides, les voyelles *e* et *i*, *o* et *u*, sans cesse confondues dans l'écriture mérovingienne, mais elle ne leur a pas rendu leur valeur ancienne dans la prononciation; elle a prononcé *è* et *é*, *ô* et *ó* d'après des règles inconnues du latin classique."<sup>136</sup>

Interrompons la citation pour noter que, réellement la prononciation du latin classique serait impossible, parce que la qualité de l'accent était différente et exerçait une influence sur la qualité des voyelles.

C'est l'absurdité que nous combattons dès le début: vouloir, après la révolution à laquelle fait allusion Meillet<sup>137</sup> et qui a

135. Ch. Beaulieux — Essai sur l'Histoire de la prononciation du Latin en France — in "Revue des Etudes Latines". 1927. t. V. p. 72-73.

136. in "Revue des Etudes Latines" déjà citée — p. 73.

137. Cfr. Meillet. Esquisse p. 241-243: "Le changement de prononciation le plus grave qui soit intervenu est celui qui a transformé le rythme de la langue..."

Le caractère purement mélodique de l'accent et purement quantitatif du rythme était chose délicate, malaisée à conserver et que, s'étendant, les langues indo-européennes ont toutes plus ou moins perdue. Dans l'Europe actuelle, il n'en subsiste des traces appréciables que dans les langues qui ont

changé la nature de l'accent dans la langue latine, vouloir, dis-je, prononcer encore le latin non classique, comme était prononcé le latin de Cicéron, au temps de cet écrivain.

Personne n'aurait pu à l'époque dont parle G. Paris, et personne ne pourra aujourd'hui, rétablir la prononciation de Cicéron, sans reconstituer l'accent de Cicéron.

A l'époque étudiée par Beaulieux, le latin, qui continuait à vivre, ne pouvait pas être prononcé avec l'accent de Cicéron, mais il pouvait être parlé correctement, à condition que l'on notât la quantité des voyelles, comme l'observe judicieusement le même Beaulieux: "Pour prononcer correctement les voyelles, il eût fallu en connaître la quantité; or, seuls, parmi les clercs, les plus savants l'apprirent".<sup>138</sup>

Il ne nous semble pas que Beaulieux ait eu raison quand il proclamait précédemment l'insuccès de la réforme d'Alcuin, lui attribuant les causes que répète M. Marouzeau et que nous rappellerons en citant Beaulieux: "D'où vient cet échec? D'abord et avant tout, de la force de la routine. Et puis on ignorait la

---

gardé un aspect relativement archaïque, les langues slaves comme les parlers serbes et croates, ou une langue baltique, le lituanien. Et ces restes ne sont que des débris altérés qui ne permettent plus de se former de l'ensemble du système une idée juste: partout le type du rythme quantitatif proprement dit a disparu. Dans le monde classique, le système indo-européen du *ton* et du rythme quantitatif a été ruiné vers le même temps en grec et en latin. Le changement comprend deux procès distincts mais liés l'un à l'autre... Le passage d'un type à l'autre est insaisissable: la graphie n'en peut rien manifester; les sujets chez qui le phénomène a eu lieu n'en ont pas pris conscience. Il y a eu la révolution, mais insensible pour ceux chez qui elle s'est produite.

Au terme de cette révolution, le phonétisme du latin avait changé de caractère; tandis que, anciennement, les syllabes intérieures du mot avaient à quantité égale une importance rythmique égale, il y a eu dans chaque mot un sommet du rythme à place fixe. La quantité avait cessé d'être une caractéristique propre de chaque voyelle pour devenir fonction de l'accent.

L'accent se trouvait avoir, par rapport à la fin du mot, tantôt sur la pénultième, tantôt sur l'antépénultième, une place fixée par la tradition, mais qui ne s'expliquait plus dans l'état de la langue".

138. Beaulieux. l. c. 73.

véritable prononciation latine classique. Enfin, on ne voulut pas briser les derniers liens qui rattachaient encore l'une à l'autre la *langue savante* et la langue vulgaire qui, maintenant, commençait à sortir de page, mais dont on sentait encore parfaitement l'étroite parenté avec le latin".<sup>139</sup>

Mais, Monsieur, si les clercs les plus savants pouvaient prononcer correctement les voyelles, puisqu'ils en connaissaient la quantité, pourquoi auraient-ils dû, eux, les détenteurs de la *langue savante*, renoncer à la bonne prononciation? Serait-ce pour demeurer unis aux ignorants de la plèbe?

C'est une affirmation gratuite. Si la réforme de l'orthographe latine a éloigné ou distingué l'une de l'autre les deux langues: la langue latine des savants et la langue vulgaire, celle du peuple, il n'est pas possible que les premiers, les savants, aient accepté de continuer à prononcer de façon erronée, avec le vulgaire.

MM. Marouzeau et Beaulieux sont d'accord pour reconnaître que, si parmi les Humanistes quelques-uns s'en allèrent chercher au-delà des Alpes des éléments pour corriger les défauts de la prononciation du latin en France, Erasme, Charles Estienne et Petrus Ramus recoururent aux anciens latins, aux grammairiens classiques. "Les humanistes s'appliquèrent, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle à restaurer l'étude du latin classique. On abandonna les grammairiens de la décadence et du moyen-âge pour les grammairiens de l'époque classique. On améliora l'orthographe en rétablissant les diphtongues qui avaient été supprimés depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. La prononciation, si défectueuse, fut amendée; mais, cette fois encore, la réforme ne réussit que très partiellement. C'est au contact des Italiens que les humanistes français comme Tory s'aperçurent des défauts de notre prononciation. Aussi est-ce la prononciation apprise au-delà des Alpes qu'il nous expose dans le Champfleury, et qui est enseignée en France, au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Puis, les humanistes fran-

---

139. Id. *ibidem*.

çais, à exemple d'Érasme, étudièrent la prononciation chez les classiques."<sup>140</sup>

Il faut s'arrêter ici pour faire trois observations intéressantes:

1.o) Hors de France, il était possible, dans la langue universelle, de trouver de meilleurs modèles de prononciation vivante;<sup>141</sup>

140. Beaulieux — l. c. p. 78, 79.

141. Cfr. F. LOT et Fr. GANSHOF T. 1. 2e P. Histoire du Moyen Age (Glotz) pag. 636/637: "*Nécessité de l'appel aux étrangers*". C'est chose frappante que les ouvriers de la première heure soient tous étrangers à la Gaule. Alcuin vient d'Angleterre; Dicuil et Clément, d'Irlande; Théodulf, d'Espagne; Pierre de Pise, Paul Diacre, Paulin d'Aquilée, d'Italie. Si bas que fût tombée la Gaule à la fin de la période mérovingienne et au début de l'ère carolingienne, sa civilisation n'était pas inférieure, d'une manière générale, à celle des pays voisins et on ne comprend pas tout d'abord ce recours aux seuls étrangers pour épurer la langue et la graphie des textes, notamment des textes sacrés. C'est qu'un phénomène linguistique rendait impossible toute réforme de la prononciation et de l'orthographe chez les Gallo-Francis. Le latin parlé avait prodigieusement évolué depuis la fin de l'Empire romain. Or, les hommes instruits, même dans le clergé, le prononçaient comme la masse de la population et ils l'écrivaient à peu près comme ils le prononçaient. Si l'on ajoute que la déclinaison et la conjugaison étaient en ruines, que l'accent d'intensité avait remplacé l'accent musical, on s'explique que l'intelligence des écrits antiques, tant sacrés que profanes, ne fût plus accessible sans une étude longue et pénible, et aussi que les pédagogues de Gaule, victimes de l'illusion qu'ils comprenaient encore et parlaient le latin, fussent incapables de cette œuvre de régénération. En Italie les dégâts, pour être moindres, étaient sensibles encore. Aussi, les vrais maîtres de grammaire, d'orthographe, de pensée, furent-ils des insulaires. Dans les monastères de Grande-Bretagne et d'Irlande, l'orthographe et la prononciation du latin des Ve et VIe siècles s'étaient conservées, figées, comme embaumés, précisément parce que l'ambiance linguistique de populations parlant des idiomes germaniques et celtiques ne pouvait les altérer, comme ce fut le cas sur le continent, dans les pays *romans*. Les étrangers réussirent dans leur entreprise difficile. La prononciation, la graphie seront restaurées et aussi l'intelligence des procédés antiques. On écrira désormais le latin sans faute d'orthographe, sans barbarismes; on recommencera à composer des vers en observant les règles de la quantité, mérite d'autant plus grand que l'oreille ne guide plus pour distinguer les brèves et les longues. Seulement, entre ce latin redevenu correct et le latin parlé et vivant, le gouffre est désormais avoué.

2.o) La réforme améliora la graphie et la prononciation;

3.o) Les véritables Latinistes, ceux qui parviennent à sentir les classiques et à converser avec eux, n'ont pas besoin des conseils des linguistes pour revenir aux sources; ils y ont toujours bu à longs traits pour se revivifier.

MM. Marouzeau et Beaulieux s'insurgent contre Petrus Ramus parce qu'il a introduit dans l'écriture les signes *j* et *v*.

Citons M. Marouzeau: "... c'est à ce moment que Ramus trouve le moyen de consolider pour toujours une prononciation vicieuse en nous dotant des lettres *j* et *v* pour *i* et *u* consonnes."<sup>142</sup>

Vicieuse, pourquoi? Quintilien n'atteste-t-il pas que *v* avait le son du digamma éolien et que Claude avait eu raison de proposer un nouveau signe pour noter ce son? Et le témoignage de tous les bons grammairiens latins ne prouve-t-il pas qu'il y avait en vérité une différence de prononciation entre *u* consonne (*v*) et *u* voyelle?<sup>143</sup>

Beaulieux est encore plus sévère à l'égard de Ramus: "Du reste, Ramus était lui-même mal informé de la prononciation des auteurs classiques latins, puisque c'est dans l'écriture latine qu'il introduisit d'abord le *j* et le *v* dont se moquait plus tard Scaliger."<sup>144</sup>

Pardon! La confusion ici ne vient pas de Ramus. Il était si bien informé au sujet de la prononciation latine qu'il jugea nécessaire d'imiter Claude en proposant, pour noter les sons différents, deux signes qu'il n'a pas inventés, puisqu'ils étaient déjà connus. La confusion vient de Beaulieux. Graphie et prononciation sont choses distinctes. Nous ne savons pas si, de fait, Ramus a eu raison de proposer l'emploi des signes *j* et *v*. Les

---

Le *Latin* est mort; le peuple ne le comprend plus et les conciles vont autoriser à prêcher en langue vulgaire, en *lingua romana*. La langue des Romains de Gaule, d'Italie, d'Espagne n'est plus latin au sens classique".

142. Marouzeau — Prononciation, p. 7.

143. Cfr. retro, p. 24-30.

144. Beaulieux — l. c. 79.

nouvelles langues réclamaient impérieusement ces symboles. Mais que Ramus ait eu raison de distinguer la prononciation de *i* voyelle et de *i* consonne, de *u* voyelle et de *u* consonne, là-dessus ne peut planer aucun doute. Que celui qui désire écrire *uulgus*, *uoluit*, l'écrive, mais qu'il lise *vulgus* et qu'il dise *voluit* et *volvit* selon le cas. C'est l'enseignement indiscutable de tous les bons grammairiens. Affirmer le contraire vient du caprice ou de préjugés.

Scaliger condamnait l'adoption de lettres (symboles) inusitées dans les textes classiques, parce que inconnues des Anciens. Il ne condamnait pas la différence de prononciation.

Tous, nous rétablissons dans les textes critiques les signes primitifs. Mais pour les érudits... et non pas pour dire aux élèves qu'ils doivent lire les textes, en prononçant également consonnes et voyelles, sans distinction d'articulation.

Beaulieux lui-même le condamne. Parlant de la réforme d'Alcuin ou carolingienne, nous voyons qu'il affirme: "L'orthographe latine fut très vite améliorée, et les textes furent désormais généralement corrects. Quant à la prononciation, elle ne put modifier en rien l'articulation individuelle de chaque lettre. La réforme dut se borner à obliger les lecteurs à prononcer désormais toutes les lettres telles qu'elles étaient écrites. D'où vient cet échec?"<sup>145</sup>

Nous avons déjà commenté ce texte<sup>146</sup>, parce qu'il exige des rectifications, mais on y trouve, clairement indiquée, la distinction à établir entre écriture et prononciation.

Nous arrivons à la fin du chapitre.

Chez tous les peuples, on note des défauts dans la prononciation du latin, parmi les demi-savants. Au Brésil, par exemple, il est courant d'entendre *atus*, *diletus*, *esd* ou *esdi*, *inetus*, *amabão*, *hike*, *kem*, *meu*, au lieu de *aptus*, *dilectus*, *est*, *ineptus*, *amabam*, *hic*, *quem*, *meo*.

Il y a même pis. Mais, en compensation, il y a aussi bien des gens qui prononcent correctement et qui sont de vrais savants.

145. Id. ibidem 72/73.

146. Cfr. supra p. 73.

Si, en France, on trouve les défauts et les vices que signalent MM. Marouzeau et Beaulieux, ce pays a toujours possédé, en revanche, dans ses admirables centres de culture, de parfaits connaisseurs de la bonne prononciation latine.

Et là, comme dans le reste du monde, le latin, nous l'avons vu,<sup>147</sup> compte encore aujourd'hui des "dévots" passionnés qui, en toute vérité, étudient pour savoir.

C'est parmi eux que nous devons chercher la véritable prononciation possible de la langue, et non parmi les professeurs au léger vernis de linguistique et peu compétents en latin, puisqu'ils ne sont ni latinistes ni savants.

## 2) THÉORIES ET POLÉMIQUES MODERNES

"Cette pratique d'une prononciation qui n'est ni antique, ni moderne, ni traditionnelle, a pu se maintenir tant que les latinistes ont été ignorants des questions de phonétique et insoucieux de ce que peut être la vie d'une langue. Mais l'avènement de la linguistique au XIX<sup>e</sup> siècle, et en particulier la constitution de la grammaire comparée des langues romanes firent peu à peu apercevoir l'inconséquence qu'il y avait à prononcer le latin précisément comme on sait qu'il ne l'a jamais été."<sup>148</sup>

C'est en ces termes que M. Marouzeau commence à présenter les théories et les polémiques modernes.

Il déclare que la mauvaise prononciation du latin en France, ou la prononciation française du latin, a pu se maintenir seulement "tant que les latinistes ont été ignorants des questions de phonétique et insoucieux de ce que peut être la vie d'une langue".

Il y a, nous semble-t-il, une certaine confusion, dans les sens donné ici au mot latiniste.

Il nous est bien difficile d'identifier un vrai latiniste qui ne sache pas prononcer le latin.

147. Cfr. supra p. 13-14.

148. Marouzeau o. c. p. 8.

Pour nous, un latiniste est celui qui peut se servir de la langue latine et la parler, qui entend les auteurs, les goûte et perçoit les différences de style et la correction de la phrase.

Un latiniste est celui qui manie le latin avec une parfaite connaissance de sa syntaxe, de son lexique, de sa prosodie. C'est celui qui, lisant un poète latin, distingue le mètre et peut scander les vers sans erreur et en connaissance de cause. C'est en un mot celui qui vit le latin.

Or, dans la phrase de M. Marouzeau transparait une légère équivoque entre le *latiniste-connaisseur du latin*, tel que nous venons de le définir, et le *latiniste-philologue* ou *scientiste du latin*. Ou bien, alors, il faut supposer qu'il peut y avoir des latinistes ignorants du latin.

Personne ne confond le latiniste, maître de la langue, comme instrument d'expression, capable de situer les classiques et de les interpréter dans leur propre langue et le *latiniste-philologue*.

Celui-ci, évidemment, s'il est complet, sera un anatomiste des formes, supérieur au premier dans l'analyse des minuties de la structure du langage; il ne le surpassera pas *ipso facto* dans la compréhension de la langue, pas plus que dans la faculté de savourer l'expression parfaite de la pensée des auteurs latins.

Pourquoi donc M. Marouzeau exige-t-il que les latinistes connaissent la phonétique du latin pour pouvoir prononcer le latin? Pourquoi insiste-t-il sur ce préjugé que le latin non classique n'est pas du latin pas même du latin des doctes et des gens cultivés? Niera-t-il que, pour écrire ou parler parfaitement une langue, point n'est besoin de connaître la phonétique de cette langue?

César, Cicéron, Virgile, Horace, Ovide ignoraient la phonétique latine et pourtant ils parlaient latin avec une prononciation correcte et écrivaient magistralement. De même, dans toutes les langues, la majeure partie des meilleurs écrivains. Les scientifiques de la langue sont la minorité — spécialistes de laboratoires, hommes réellement nécessaires, mais pour d'autres tâches.

Déjà Dante Alighieri, qui ne savait rien de phonétique, mais qui écrivait divinement l'Italien, faisait observer dans "De vul-



gari eloquentia" qu'il y a parler et savoir la grammaire (on dirait aujourd'hui grammaire comparée, linguistique etc.). Mais Dante note: "... ad habitum huius pauci perveniunt, quia non nisi per spatium temporis et studii assiduitatem regulamur et doctri-  
namur in illa. *Harum duarum nobilior est vulgaris...*"<sup>149</sup> Le peuple, dans les théâtres de Rome, sifflait les erreurs de quantité dans la versification.<sup>150</sup>

M. Marouzeau ne reconnaît que le latin classique à tel point que, après avoir employé dans le chapitre précédent plusieurs pages pour prouver que le latin était mal prononcé en France depuis le Moyen-Age, il déclare ici en une phrase que: "l'avènement de la linguistique au XIXe siècle, et en particulier la constitution de la grammaire comparée des langues romanes firent peu à peu apercevoir l'inconséquence qu'il y avait à prononcer le latin précisément comme on sait qu'il ne l'a jamais été."

Que M. Marouzeau veuille bien nous pardonner une fois de plus. Mais il vient de démontrer, dans le chapitre précédent, que le latin a toujours été prononcé en France autrement que, d'après lui, les classiques l'ont prononcé. Et maintenant, il commence ce nouveau chapitre — et nous avons attiré l'attention sur ses expressions — en déclarant que, avant l'avènement de la phonétique, les latinistes purent maintenir la pratique de la prononciation non classique. ("Prononciation classique" est une expression que nous employons en passant).

Il y eut donc un temps de *prononciation classique*, du vivant des grands écrivains de l'âge d'or; et il y eut un temps de prononciation *non classique*, mais véritable, de la langue vivante, au moins jusqu'au Ve siècle de notre ère, selon les expressions mêmes de M. Marouzeau<sup>151</sup>; mais il y eut toujours et partout, en France comme ailleurs, des gens à la prononciation défectueuse.

149. Dante Alighieri — De vulgari eloquentia — p. I, 3...

150. "In versu quidem theatra tota exclamant, si fuit una syllaba aut brevior aut longior; nec vero multitudo pedes novit nec ullos numeros tenet nec illud quod offendit aut cur in quo offendat intelligit, et tamen omnium longitudinum et brevitatum in sonis sicut acutarum graviumque vocum iudicium ipsa natura in auribus nostris collocavit". Cic. — Orator — p. 173.

151. Cfr. supra, p. 67.

Quelle est donc cette inconséquence — révélée par la grammaire comparée — qui consistait "à prononcer le latin précisément comme on sait qu'il ne l'a jamais été?"

Il y a des équivoques en tout cela.

Après la révolution dont parle Meillet dans le texte cité plus haut<sup>152</sup>, qui ruina le ton et le rythme quantitatif de la langue, il n'était plus possible de conserver la prononciation exacte de la période antérieure, parce que cette révolution fut un fait. Un fait relatif à la langue qui n'est pas une abstraction, mais une réalité en mouvement.

"Il y a eu là une révolution, mais insensible pour ceux chez qui elle s'est produite.

"Au terme de cette révolution, le phonétisme du latin avait changé de caractère..."<sup>153</sup>

S'il est vrai qu'il y a toujours eu beaucoup d'ignorance et que les ignorants, aujourd'hui encore, corrompent la prononciation du latin, c'est un fait que des hommes cultivés et même privilégiés par le talent dans la série ininterrompue des grands penseurs, ont cherché à conserver le latin intangible et sacré comme langue des doctes, cette *langue savante* dont M. Marouzeau reconnaît l'existence.

Dans ce chapitre, M. Marouzeau s'élève avec raison — et nous l'en avons déjà loué — contre la prononciation française du latin et, contre cette prononciation, il invoque le nom d'illustres linguistes et philologues; il laisse dans l'oubli les latinistes, et c'est avec les premiers seulement qu'il prétend fortifier ses positions dans la défense de la prononciation reconstituée.

Il nous présente une vraie galerie de savants de grand mérite: G. Paris, L. Havet, V. Henry, M. Bréal, W. Corssen, W. M. Lindsay, E. Seelmann, H. Schuchardt, F. Ritschl, F. Diez, W. Meyer-Lübke, E. Bourciez, R. Bouterwerk, A. Tegge, H. Breuer, M. Schlossarek, A. et R. Ellis, R. Bridges, G. Edon, A.

152. Cfr. supra, p. 71-72.

153. Meillet — Esquisse p. 243.

Bos, A. Sécheresse, C. Couillault, A. Macé, H. Brémenson, R. Waltz, A. Hamel, J. Meunier, T. Suran, L. Clédat, etc.

Savants de grand mérite, nous le répétons, qui ont beaucoup contribué à la compréhension de faits relatifs à l'évolution de la langue, dans ses dédoublements et dans la floraison de nouveaux idiomes. Ils ont illuminé la science et la philologie; ils ont contribué à la correction de nombreuses erreurs et ont élucidé bien des doutes. Mais ils n'ont ressuscité en aucune façon le classicisme latin. Leur mission est autre.

M. Marouzeau invoque leur autorité dans ce chapitre et expose le travail de ceux qui, comme lui-même, se sont efforcés d'introduire en France la prononciation reconstituée dans l'enseignement du latin.

Les difficultés pratiques et les polémiques se multiplièrent à tel point que le Gouvernement, dut, pour la défense des élèves, intervenir dans le débat, à la demande de la majorité des professeurs et, dans une circulaire ministérielle, il déclare "qu'on ne saurait sans apporter un trouble grave dans l'enseignement du latin, changer une méthode de prononciation usitée depuis longtemps parmi les maîtres et les élèves", et il conseille aux professeurs d'introduire dans leurs classes l'usage de l'accent tonique et d'en faire ressortir l'importance.<sup>154</sup>

M. Marouzeau résume les péripéties du débat: "En 1910, un vœu de la Société des professeurs de français et de langues anciennes (sections Bordelaise et Lilloise) demande que la prononciation traditionnelle soit conservée; la même année, décision dans le même sens du Conseil Académique de Paris. En 1912, vœu hostile à la réforme du Conseil Académique de Toulouse; un referendum organisé par la Société des professeurs de français et des langues anciennes en 1911 provoque 331 réponses hostiles à la réforme et seulement 126 favorables (avec 173 abstentions). Le 10 mars 1913, une décision ministérielle suspend dans les lycées et collèges les tentatives de généralisation de la réforme,

154. Circulaire ministérielle — 30-IV-1910 — apud Macé — La Prononciation du latin.

— et la guerre survient, qui va appeler les latinistes à d'autres préoccupations... La guerre passée, les autorités responsables des méthodes d'enseignement ont l'air d'estimer la question résolue."<sup>155</sup>

Il y a ici des informations qui, dans la circonstance, n'intéressent que les Français.

Quant à nous, ce qu'il nous importe de noter, c'est justement la sage résistance du bon sens français.

Cette sagesse peut se résumer dans la sérénité du compte-rendu de Meillet, dans le "Bulletin de la Société de Linguistique de Paris", sur l'opuscule que nous examinons: "M. Marouzeau n'a pas de peine à montrer que la prononciation traditionnelle s'écarte beaucoup de l'antique; sur ce point, pas de discussion. Mais pour les Français, elle a l'avantage de faire sentir combien le vocabulaire français — qui est en si grande partie pris au latin écrit — est proche du vocabulaire latin. Il va de soi que, en tout cas, dans un cours de linguistique, on ne peut suivre cet usage. Dans l'enseignement secondaire, la prononciation traditionnelle a sans doute plus d'avantages que d'inconvénients..."

En matière de prononciation, il n'y a jamais de tradition continue d'un état ancien; mais, d'une part, évolution dans le parler courant; de l'autre, restauration discontinue dans la langue savante... Un Français ne peut, sans un dressage qui serait long et difficile, prononcer vraiment le latin à l'antique."<sup>156</sup>

### 3) COMMENT PRONONÇAIENT LES LATINS

M. Marouzeau prétend savoir comment prononçaient les Romains et en particulier les Romains de l'époque classique.

a) "u est u (= ou) et non y. Distinguendum;

155. Marouzeau — o. c. p. 10-11.

156. in "Bulletin de la Société de Linguistique de Paris", t. XXXII-1931 — p. 108-109.

*u* voyelle est *u* (ou) et tous les traditionalistes le prononcent ainsi; quant à *u* consonne, de très bonne heure, dès le I<sup>er</sup> siècle ap. J. C. "il a pris le son d'un *v* labio-dental, et a été dès lors la fricative sonore correspondant à la sourde *f*."<sup>157</sup>

Et tous savent qu'il y eut une prononciation *sui generis* dans les mots *optumus*, *maxumus*, etc. Mais c'est un point que nous ne discuterons pas maintenant, parce qu'il ne nous présente pas grand intérêt. Nous dirons seulement que M. Marouzeau ne doit pas dédaigner si souverainement certaines formes: "*i* vero littera interdum exilis est, interdum pinguis... usque pinguescit: ut iam in ambiguitatem cadat, utrum per *i* quaedam debeant dici an per *u*, ut est *optumus*, *maxumus*. In quibus adnotandum antiquum sermonem plenioris soni fuisse et, ut ait Cicero, *rusticanum* atque illis fere placuisse per *u* talia scribere et enuntiare."<sup>158</sup>

b) "*au* se prononce *au* (aw) et non o".

Mais c'est bien ainsi que prononcent tous les traditionalistes. Que M. Marouzeau veuille bien nous excuser cependant, si nous osons signaler une "défaillance" dans son raisonnement: "Peut-on douter que *au* se soit prononcé *aw* quand nous voyons un grammairien, Mestrius Florus, (dans Suétone, Vesp. VIII, 22) reprendre l'empereur Vespasien qui commettait la faute de le prononcer o."<sup>159</sup>

C'était le grammairien qui se trompait; Vespasien avait raison.

A propos de ce passage: "Mestrium Florum consularem, admonitus ab eo *plaustra* potius quam *plostra* dicenda, die postero *Flaurum* salutavit", Vendryes fait une observation très intéressante: "Un paysan d'Italie, voulant parler le latin de Rome et sachant qu'à un o long de son dialecte correspondait souvent la diphtongue *au* dans le langage de la capitale, disait *plaus-trum* pour *plostrum*, *cauda* pour *coda*, *plaudere* pour *plodere*; c'est un hyperurbanisme. Etymologiquement dans ces trois mots

157. Cfr. la citation de Bourciez, supra, p. 31.

158. Velius Longus — K. VII-49.

159. Marouzeau — o. c. p. 14-15.

l'o long est le plus ancien. Mais le citadin aussi, pour ne pas être taxé de parler paysan, avait une tendance naturelle à l'hyperurbanisme; il adoptait volontiers *plaustrum*, *cauda*, *plaudere*. Nous savons, en effet, que ces prononciations ont été usitées à Rome même et probablement par des vieux Romains. Le sénateur Florus reprochait un jour à Vespasien de prononcer *plos-trum*, à quoi Vespasien répondit plaisamment en interpellant le sénateur: "Salve Flaure". C'est Vespasien qui avait raison: *plostrum* est la forme correcte; *plaustrum* est un hyperurbanisme autant que pourrait l'être *Flaurus*".<sup>160</sup>

c) Quant à la prononciation de *ae*, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons déjà dit plus haut.<sup>161</sup>

d) Nous n'ajouterons rien non plus à ce qui a trait à *j* et *v*. Nous répétons seulement qu'il est nécessaire de distinguer graphie et prononciation.<sup>162</sup>

e) Sur *h*, nous rappelons l'excellente leçon de Niedermann.<sup>163</sup>

f) Pour *s* sonore intervocalique, nous renvoyons le lecteur au chapitre 3 où nous avons discuté la question en analysant Marouzeau.<sup>164</sup>

g) A propos de *ti* voici ce qu'affirme M. Marouzeau: "Nous prononçons *ti* comme *si* dans *ratio*: c'est la prononciation indiquée par le grammairien Pompée au II<sup>e</sup> siècle; les Italiens prononcent *tsi*: c'est la prononciation notée par Papirianus, d'après Cassiodore au Ve siècle; les Latins de l'époque classique ne connaissent pas d'autre prononciation que *ti*, comme l'indique surabondamment les transcriptions grecques des mots latins."<sup>165</sup>

160. Vendryes — Le Langage — 59.

161. Cfr. supra p. 44-48.

162. Item ibi p. 31-36.

163. Cfr. retro p. 52-53.

164. " " p. 38-44.

165. Marouzeau — o. c. p. 17.

C'est toujours la préoccupation de la prononciation à l'époque classique. Mais au II<sup>e</sup> siècle ne prononçait-on pas bien le latin? M. Marouzeau lui-même ne juge-t-il pas, comme nous l'avons déjà vu, que jusqu'au Ve siècle le latin était vivant?

Quant à la preuve des transcriptions grecques elle n'a pas plus de valeur que la documentation certaine qui vient des grammairiens.

Tout d'abord, rappelons que "nous ne pouvons ni connaître dans tous ses détails, ni à plus forte raison, reproduire parfaitement la prononciation des anciens Grecs."<sup>166</sup>

C'est dire que des doutes planent sur la prononciation grecque antique, comme sur la latine, et, en conséquence, il nous semble que l'on ne doit pas plus expliquer les sons latins par les transcriptions grecques que vérifier comment les Latins, dans leurs emprunts, ont modifié les sons grecs. Cfr.  $\epsilon\lambda\alpha\iota(F)\alpha$  donnant *oliva* et  $\epsilon\lambda\alpha\iota\omicron\nu$  donnant *oleum*, comme l'observe Meillet: "Pour les mots pris au grec, la graphie est flottante: le  $\chi$  est rendu par *ch* ou par *c*, l'  $\upsilon$  par *y* ou par *i*. Ainsi, en face de gr. *Khlamys*, gen. *khlamydos*, la graphie *clamidatum* figure dans des manuscrits du groupe palatin, Poen. 644, à côté de la graphie *chlamydata*, qu'on lit notamment dans le palimpseste. Les exemples de ce genre abondent: une partie des manuscrits palatins a *clamidem*, Persa 155, alors que d'autres ont *chlamydam*. Dans tout cela, il est malaisé de faire un départ entre la graphie initiale et les formes qu'ont pu introduire les reviseurs successifs."<sup>167</sup>

Et encore: "Les occlusives non aspirées, soit sourdes, soit sonores, du grec ne devaient pas répondre exactement à *p*, *t*, *c* et *b*, *d*, *g* du latin, car il arrive que les sourdes grecques soient rendues par des sonores, et les sonores grecques par des sourdes."<sup>168</sup>

Et encore: "Dans le groupe *ti* suivi d'une voyelle, la sourde *t* prit la valeur d'un *k* (écrit par *c*) dans la prononciation

166. Laurand — Manuel — III-12.

167. Meillet — Esquisse — 91.

168. " " — 92.

vulgaire à l'époque où l'*i* devient semi-voyelle, c'est-à-dire à partir du second siècle de notre ère, comme on le voit par les graphies fautives *nuncius*, *disposicio* et par les transcriptions grecques *Ἀρρουντιανός* (  $\rightleftharpoons$  Arruntianus) et *πρεχειω* (  $\rightleftharpoons$  pretio).<sup>169</sup>

Que l'on se rapporte également à Seelmann (p. 319-324), où il y a abondance de matière à méditation sur le cas de *z*, de *ti* et de *di*.<sup>170</sup>

h) Sur la question de *c* et *g* devant *e* et *i*, nous prions le lecteur de revoir ce que nous avons dit plus haut, au chapitre III.<sup>171</sup>

Ici, nous nous contenterons, à propos de Keller, Kerker, Kirsche, Kiste, d'opposer à M. Marouzeau *cheese* de *caseus*, *cellar* de *cellarium*, *cherry* de *cerasus*, *chest* de *cista* etc.

Mais à quoi bon, si les documents abondent dans le latin vivant des langues romanes?

M. Marouzeau termine le chapitre par ce conseil: "Résignons-nous à ne pas reproduire des nuances et des finesses; respectons la prononciation dans ce qu'elle a d'essentiel, contentons-nous de ne pas commettre des fautes grossières."<sup>172</sup>

Conseil bon et utile, assurément. Mais l'essentiel du latin n'est pas de donner le son dur à *ce*, *ge*, *ci*, *gi*, de faire *fi* du *v* et d'aspirer l'*h*. Rien de tout cela n'est essentiel. L'essentiel est de respecter les sons latins vivants, reconnaissables dans les langues romanes, comme le rappelait M. Macé, de s'efforcer de connaître et de reproduire dans la diction la quantité des syllabes et l'accent tonique des mots: "Leur prononciation de cette consonne (*v*) peut, sans inconvénient, être conservée dans notre pratique: car (au contraire de notre *j*) le son *v* est 1er latin; 2e commun à toutes les langues romanes. Or l'enseignement du Latin doit être orienté de manière à présenter (entre autres avan-

169. O. Riemann et H. Goelzer — Grammaire comparée du Grec et du Latin — Phonétique — 172.

170. Seelmann: — Aussprache des Latein — ibi l. c.

171. Cfr. supra, p. 48-51.

172. Marouzeau o. c. p. 19.



tages) celui de rendre, autant que possible, facile l'étude théorique et pratique des langues romanes.

C'est pour cette raison qu'il nous paraît au moins inutile que l'on s'évertue à changer notre prononciation traditionnelle de telle ou telle lettre, quand elle est conforme à une prononciation latine de la lettre.

C'est pour cette raison qu'il nous paraît au contraire urgent de nous occuper de l'accent tonique."<sup>173</sup>

Il est vraiment incompréhensible que M. Marouzeau et d'autres fassent tant de bruit à propos de la nécessité d'une réforme dans la prononciation du latin, pour réduire ensuite cette réforme à un changement dans la prononciation de trois ou quatre lettres!

C'est d'autant plus incompréhensible que leur point de vue contredit la réalité du latin vivant.

A ce propos, nous pouvons rappeler deux épisodes. Quand vinrent à Rio, pour y enseigner à l'Université du District Fédéral, quelques notables professeurs français, comme E. Bréhier, E. Albertini, E. Souriau, etc., nous fûmes présenté à M. Albertini comme un humaniste. Quelqu'un se rencontra pour penser à nous donner ce titre, à ce moment-là. Or, M. Albertini se mit à converser avec nous dans un latin parfait, avec la prononciation traditionnelle, sans les erreurs courantes en France. Nous en fûmes ravi. Et, dans les occasions, il continua à nous honorer de son estime.

Mais, parmi les nouveaux venus, il y en avait de plus jeunes et de moins compétents. A l'un d'entre eux on fit savoir, nous ignorons pourquoi, qu'au Brésil, dans la pratique, la prononciation restaurée triomphait.

A diverses reprises, nous avons entendu le jeune maître français. Malgré tous ses efforts, il ne réussissait pas, en dépit de ses *Kikeros* et *Kaisârs*, à se libérer des accents à la "populús" et des nasalisations françaises.

---

173. A. Macé — La Prononciation du Latin, — 39, 40.

#### 4) L'ACCENT ET LA QUANTITÉ

Nous ne voulons pas répéter dans ce chapitre ce que nous avons déjà dit au sujet de la quantité et de l'accent latins.

Le cas des Français leur est spécial. Mais ce que dit M. Marouzeau ne s'applique ni à nous, Brésiliens, ni aux Portugais, ni aux Italiens, ni aux Espagnols: "Malheureusement, l'observation de la quantité et de l'accentuation se heurte à des difficultés pratiques susceptibles de compliquer beaucoup l'enseignement."<sup>174</sup>

Cependant le problème de la prononciation du latin n'est pas exclusivement français. Il intéresse le latin qui est notre patrimoine commun.

Il ne nous semble pas que, à cause des défauts de quelques Anglais — qui prononcent Taitus pour Titus — et des Français qui prononcent mal, on doive proposer au monde une prononciation restaurée qui se borne à nier le *v*, à articuler toujours *c* et *g* comme on les articule devant *a*; à toujours aspirer l'*h* et à énoncer les diphtongues *ae* — *oe* comme *ai* — *oi*.

M. Marouzeau confesse — et à plusieurs reprises nous avons attiré l'attention des lecteurs sur ce point — que l'on a perdu la notion de l'accent latin qui, à l'époque de Cicéron, était un accent de hauteur<sup>175</sup>; il reconnaît que, si l'on ne fait pas sentir dans la prononciation la quantité des voyelles, on enlève au latin une de ses principales caractéristiques.<sup>176</sup>

Pourtant, il fait cette déclaration incroyable: "Comme je l'ai indiqué plus haut, ces deux questions essentielles doivent être réservées."<sup>177</sup>

Mais comment vouloir rétablir la prononciation du classicisme latin sans l'accent du temps de Cicéron et sans la quantité des syllabes et des voyelles?

---

174. Marouzeau o. c. 19, 20.

175. Marouzeau o. c. p. 20.

176. " ibidem p. 19.

177. " " p. 19.

Avec un sens remarquable de la réalité, M. Marouzeau reconnaît et proclame: "Prononcer *malum*, le mal, comme *mâlum*, la pomme, c'est comme si on confondait l'anglais *full* plein, avec *fool* sot, ou l'allemand *bitten* prier avec *bieten* offrir..., c'est aussi s'interdire de comprendre comment *cubare* a pu donner *couver* et *curare*, *curer*; c'est se résigner à ne pas sentir le rythme du vers latin, et en particulier le jeu essentiel des deux brèves encadrées de longues dans la finale de l'hexamètre; c'est enfin se priver d'un moyen de reconnaître la place de l'accent, puisqu'elle dépend de la quantité, longue ou brève, de l'avant-dernière syllabe.

Il est dommage aussi de ne pas marquer la place de l'accent, puisque la syllabe qui le porte a reçu dans le passage du latin aux langues romanes un traitement privilégié: *frágilem* > frêle, *pópulum* > peuple, *augúrium* > heur, *médium* > mi.<sup>178</sup>

Eh bien! l'illustre professeur qui donne cet enseignement avec tant de clarté, constatant que, au cours de l'histoire du latin, l'accent s'est transformé et est devenu un accent d'intensité, juge que ce serait une étrange inconséquence de prononcer la langue de Cicéron avec l'accent de Saint-Augustin. Mais il ne nie pas que, historiquement parlant, la langue de Cicéron est arrivée jusqu'à Saint Augustin, avec, il est vrai, un changement d'accent. Il ne peut pas nier non plus qu'il nous est possible de connaître et d'appliquer la quantité des voyelles et des syllabes, avec le nouvel accent d'intensité du latin.

Nous n'approuvons pas la question de M. Marouzeau, parce que nous ne voyons pas comment on peut être logique avec soi-même, si, tout en déclarant impossible le rétablissement de l'accent et de la quantité, on s'obstine à proclamer qu'il suffit de modifier quelques articulations de lettres pour restaurer — *ipso facto* — la prononciation latine de l'époque classique.

---

178. Marouzeau o. c. 19.

## 5) RÉSUMÉ DES RÈGLES

- a) *j* et *v* n'existent pas, non plus que le son *z* hors des mots grecs;
- b) ni le son *gn* du français agneau;
- c) *u* se prononce *ou*;
- d) *ae*, *oe*, *au*, *eu*, diphtongues réelles, se prononcent en diphtongues;
- e) *c*, *g*, *t* se prononce toujours comme devant *a*;
- f) *m*, *n* se détachent sans nasaliser la voyelle qui précède;
- g) *h* est aspirée.

Ce que nous avons déjà dit suffit à prouver que les partisans de la réforme ont tort quand ils se refusent — sans raison — à admettre des sons latins qui ont réellement existé mais sont postérieurs au classicisme.

Ils n'ont pas le droit de ne pas reconnaître comme latin le latin non classique.

Nous, les traditionalistes, nous prononçons *u* (=ou) la voyelle *u* et *v* le *u* consonne; pour nous, *ae* et *oe* ont le son *e*: bien que cette prononciation ne fût pas à l'origine celle de l'aristocratie, elle a cependant prévalu; *c* et *g* devant *e* et *i* ont la valeur de *ce*, *ci*, *ge*, *gi* et non de *ke*, *ki*, *ghe*, *ghi*; devant une voyelle, *ti* a, en certains cas, le son *si*, en d'autres, le son *ti*; *s* intervocalique est doucement sonore; *h*, pratiquement, n'est pas aspiré. Nous donnons une très grande importance à la quantité et, partant, à l'accent des mots.

## 6) AVANTAGES DE LA PRONONCIATION RESTITUÉE

Quand M. Marouzeau écrivait l'opuscule que nous analysons, il était franchement obsédé par la vision du latin "purissi-

mus" (de 70 av. J. C. à 70 ap. J. C.), latin depuis longtemps profané et avili par la prononciation française.

Son horizon visuel ne s'étendait pas au-delà du latin classique et des erreurs de la prononciation française du latin.

Il n'admettait ni ne considérait le latin vivant et réel qui commence vers l'an 70 de notre ère. Pour lui, dans l'ouvrage cité, seul le latin classique est latin.

Dans son idée fixe, pour combattre les maux dûs à la déplorable prononciation française, il n'y a qu'un remède efficace: une hypothétique prononciation classique du latin ou une prononciation du latin de l'époque classique.

Voyons donc.

M. Marouzeau affirme que le latin prononcé par les Anglais, les Allemands, les Italiens... "est beaucoup moins différent que le nôtre du latin réel".<sup>179</sup>

Il introduit dans sa thèse un *Cyro* prononcé *sirop*, et un *Cicéron* "*si c'est rond*"?

Il est incroyable que l'on puisse argumenter ainsi.

Il paraît que Anglais, Allemands, Italiens instruits doivent mieux prononcer le latin que ne pourraient le faire des Français sans culture. Il reste à prouver que les Français cultivés prononcent le latin plus mal que leurs voisins.

Quant aux exemples invoqués par M. Marouzeau et que nous venons de citer, l'un des deux n'est pas au-dessus de l'erreur grossière d'un primaire ignorant. N'importe quel élève français de sixième, après avoir appris qu'il n'y a pas en latin de mot accentué sur la dernière syllabe, sera incapable de prononcer *sirop* quand il lira *Cyro*.

Quant à l'autre exemple, il n'est pas latin. La forme *Cicéron* n'existe pas dans cette langue.

Le jeu de mots de M. Marouzeau (*si c'est rond*) est, dans la circonstance, tout à fait déplacé. En latin, il n'existe pas

---

179. Marouzeau o. c. 21.

d'autres formes que: *Cicero, Ciceronis, Ciceroni, Ciceronem, Cicerone*.

Où trouve-t-on ce *Cicéron*? En français.

Evidemment, il y a là une obsession; c'est à tel point que dans son obstination à vouloir trouver des raisons en faveur de la prononciation restaurée, M. Marouzeau demande: "Et que deviendra la science des romanistes, que deviendra l'explication du français par le latin, si, attachés en aveugles, au point d'aboutissement, nous refusons d'observer le point de départ, si nous empêchons par une sorte de camouflage d'apercevoir le chemin parcouru entre le latin et nous?"<sup>180</sup>

Nous pourrions répliquer: "Et que deviendra la science des romanistes, si nous détruisons ou si nous refusons d'observer la vie du latin entre l'an 70 et l'an 700 de notre ère? Que deviendra la science des romanistes et l'histoire de nos langues, si nous nous obstinons à nier la vie du latin post-classique?"

Comment ces romanistes pourront-ils comprendre toutes les métamorphoses par lesquelles a passé la langue latine avant d'arriver jusqu'à nous, si, de propos délibéré, nous ne voulons considérer que le point de départ et le point d'aboutissement, en faisant table rase du chemin intermédiaire? Qui, par exemple, pourra expliquer le passage du *ke* initial au *ce* de nos langues, s'il ne sait pas que peu à peu l'articulation est allée se modifiant, parce que "dans la position prépalatale les gutturales sont instables et tendent à passer à un type *ts* et *tch*" et ainsi s'explique que: "dès avant le III<sup>e</sup> siècle avant J. C. des faits montrent que *ce* et *ci*, *ge* et *gi* avaient des prononciations fortement prépalatales, peut-être altérées déjà?"<sup>181</sup> Ainsi, dans la vie même du latin, on a eu la palatalisation du *c*, comme l'enseigne le notable romaniste Bourciez: "Il est donc probable qu'à l'époque impériale *c* avait été déjà palatalisé, son point d'articulation s'étant rapproché de celui de *e*, *i* par action assimilative; on devait en

180. Marouzeau o. c. 22.

181. Meillet — Esquisse 250.

être dès le II<sup>e</sup> ou le III<sup>e</sup> siècle à une étape *k* (latin parlé *kervu*, etc).<sup>182</sup>

Elle est gratuite la supposition de ceux qui pensent qu'on doit remonter aux sons primitifs de l'indo-européen dans le latin archaïque ou même aux sons du latin classique pour expliquer la prononciation de nos langues.

C'est en partant de celles-ci que nous devons remonter jusqu'aux origines pour saisir les sons qui ont subsisté et les formes qui durent encore.

Il n'est aucun traditionaliste qui, pour étudier les langues romanes, s'attache aveuglément au point d'arrivée en refusant d'observer le point de départ. Ce que font en général les traditionalistes, c'est rechercher dans les langues romanes des chemins qui les conduisent sûrement aux sources. Ils jugent avec raison qu'il n'est pas possible de partir du latin classique (littéraire et donc statique) pour arriver aux nouvelles langues, sans passer par le pont du latin parlé, latin vivant et agissant, en dédoublement continué, jusqu'au point d'aboutissement des langues étudiées.

Ceux qui empêchent "par une sorte de camouflage" d'apercevoir le chemin parcouru entre le latin et nous, ce sont ceux qui nient le latin-pont, — c'est-à-dire le latin vivant — qui aboutit à nos langues; ce sont ceux qui ne lui accordent aucune attention et qui font un saut dans les ténèbres, du point d'arrivée jusqu'au point qu'ils appellent point de départ — le latin classique — lequel n'est pas, en toute rigueur, le véritable point initial du chemin parcouru.

M. Marouzeau peut donc voir qu'il se trompe quand il se juge du côté de la vérité historique: "Et en définitive, c'est à cet argument que je veux m'en tenir, celui de la vérité historique. Qui n'est pas sensible à un argument de cette sorte ne mérite pas qu'on se mette en peine de lui en fournir d'autres... Puisque nous connaissons la vraie prononciation du latin, inutile de cher-

---

182. Bourciez o. c. 49.

cher plus avant d'autres raisons de l'adopter; cette raison-là suffit."<sup>183</sup>

Très bien. Nous voulons la raison historique, nous luttons pour la vérité historique. Et pour cela même, nous "crons" que la véritable prononciation du latin n'est pas celle que nous propose M. Marouzeau. Sans doute, au point de vue de l'articulation de certaines lettres, elle serait celle de l'âge d'or de la langue, mais sans l'accent et la quantité des mots.

C'est ce que confesse M. Marouzeau lui-même.

Le latin, ce n'est pas seulement le latin classique; et comme nous connaissons avec plus de certitude la prononciation du latin post-classique, nous la préférons à l'autre, théorique et incomplète, proposée par les partisans de la réforme.

En s'en tenant à la vérité historique, peut-on nier la vie du latin post-classique? Et peut-on nier que nous connaissons la prononciation de ce latin post-classique avec beaucoup plus de certitude que celle du latin de l'âge classique?

Si on ne le peut pas, comment peut-il se prétendre unique détenteur de la vérité historique celui qui, ouvertement, se refuse à reconnaître le latin post-classique et proclame que seule la prononciation des Romains de l'époque classique l'intéresse?<sup>184</sup>

N'est-ce pas M. Marouzeau en personne qui nous affirme ceci: "Il est certain qu'en ne faisant pas sentir dans la prononciation la quantité des voyelles, nous enlevons au latin une de ses principales caractéristiques, celle qui est le principe même de sa versification".<sup>185</sup> Et il atteste que: "Nous avons encore moins le sens de l'accent latin, qui était à l'époque de Cicéron un accent de hauteur, et faisait prononcer la voyelle qui le porte non pas avec plus d'intensité, avec plus de force, mais sur une note plus élevée..."<sup>186</sup>

---

183. Marouzeau o. c. 23.

184. Marouzeau o. c. 14.

185. Marouzeau o. c. 19.

186. Marouzeau o. c. 20.



Et il confirme que: "cet accent s'est transformé au cours de l'histoire du latin et est devenu un accent d'intensité,"<sup>187</sup> et que "c'est comme tel qu'il explique l'altération des mots dans le passage du latin au français"<sup>188</sup> et que: "C'EST COMME TEL QUE NOUS ARRIVERIONS SANS TROP DE PEINE A LE PRONONCER".<sup>189</sup>

Et, après avoir reconnu toutes ces vérités historiques, M. Marouzeau conclut, d'une façon vraiment déconcertante, qu'il y aurait une *étrange inconséquence* à "énoncer les mots du latin avec la prononciation de Cicéron et avec l'accentuation de Saint Augustin!"<sup>190</sup> c'est-à-dire avec l'accent d'intensité.

Et cela parce qu'il ne voit pas que le latin de Cicéron a disparu avec Cicéron et que de lui nous ne possédons plus que la merveille artistique d'œuvres irremplaçables, que la flamme de son éternel génie illumine encore, leur insufflant une immortalité spirituelle.

Mais le latin vivant qui, après l'époque classique, s'est prononcé avec un accent d'intensité, le latin post-classique, a été comme langue, un latin aussi bon et aussi vrai que le latin de Cicéron.

Nous l'avons déjà démontré.

Ici, cependant, M. Marouzeau obsédé par cette idée que seule la prononciation du latin classique a été la prononciation du latin, tombe dans l'inconséquence d'affirmer que le seul argument qui importe est "celui de la vérité historique"<sup>191</sup>, alors qu'en même temps il se fait gloire d'ignorer le grand fait historique du latin post-classique.

Quand il demande: "Savons-nous vraiment comment les Latins prononçaient leur langue?"<sup>192</sup>, nous avons le droit de lui rappeler que les Latins ne sont pas uniquement ceux qui ont vécu au temps du classicisme; et, en conséquence, quand il affirme:

---

187. Marouzeau o. c. 20.

188. Marouzeau o. c. 20.

189. Marouzeau o. c. 20.

190. Marouzeau o. c. 20.

191. Marouzeau o. c. 22.

192. Marouzeau o. c. 23.

"Puisque nous connaissons la vraie prononciation du latin...", nous pouvons lui répliquer que les partisans de la réforme, par un incroyable préjugé, s'obstinent à s'enfermer dans une période très limitée de la vaste histoire de la langue latine et que, pour cette raison, nous ne les suivons pas.

En résumé, nous concluons: si nous ne connaissons pas, si nous ne pouvons pas réaliser, dans l'ensemble où vécurent les mots, à l'époque classique de la langue, les sons différenciés sur lesquels portent les divergences entre partisans de la tradition et de la réforme; si nous ne pouvons pas les réaliser dans le cadre exact de la quantité et de l'accent avec lesquels ils devraient être énoncés, conformément à la quantité et à l'accent du latin à cette époque; si, d'autre part, nous connaissons une prononciation qui se rapproche d'une authentique prononciation de la langue, en un temps de grande vitalité de cette même langue, nous devons nous en tenir à cette dernière prononciation, et non pas, pour faire figure de classicistes, tenter, d'une façon à la fois anachronique et arbitraire, de joindre à des sons rétablis seulement en théorie un accent et une quantité inconnus des Classiques.

M. Marouzeau admet tous les faits que nous citons, mais sa conclusion crie contre les faits.

Cependant l'histoire se base sur les faits, ce sont eux qui en forment la trame; quant aux opinions qui les contre-disent, elles ne réussissent pas à modifier la marche implacable des événements.

Les vrais latinistes, attendent, en toute sérénité, que s'évanouisse bientôt le brouillard que quelques hommes ont élevé, au nom des postulats de la linguistique, contre cette langue qui a été appelée la langue des savants.

## LA PRONONCIATION TRADITIONNELLE

Quelques mots seulement. Nous n'entreprendrons pas un traité de prosodie latine; nous désirons à peine indiquer des normes essentielles de direction.

### a) DES LETTRES.

L'alphabet portugais est l'alphabet latin plus les lettres *j* et *v*.

Ces deux signes furent admis, au temps de la Renaissance, dans la graphie du latin lui-même, pour représenter les sons consonantiques de *i* et *u*, respectivement.

L'admission de ces symboles ne fut d'ailleurs pas arbitraire; depuis longtemps on réclamait des signes graphiques différents pour noter les sons différents des deux lettres primitives *i* et *u*.

Les traditionalistes n'exigent pas l'emploi de ces symboles *j* et *v* dans la graphie; ils exigent que l'on prononce avec le son *v* la consonne latine *u* et ils tolèrent que l'on attribue à *i* consonne le son de *j*.

Comme il est plus facile de noter les différences que les ressemblances entre les sons latins et les sons portugais, nous signalerons ce qui suit:

- 1) *x* a toujours le son *cs*;
- 2) *ch* toujours celui de *k*;
- 3) *ti* devant une voyelle équivaut à *ci*, quand le groupe n'est pas précédé de *s*, *x* ou *t*. Dans les infinitifs passifs en *tier* et dans les mots grecs le *t* conserve sa valeur propre;
- 4) *m* et *n* en fin de syllabe n'ont ni le son ni la nasalisation que nous leur donnons en portugais: *m* se prononce *m* et *n*, *n*;

- 5) *ae* et *oe* ont le son *e*. Aussi *c* et *g* devant *ae* ou *oe* se prononcent comme en portugais devant *e*: *caelum*, *poena*, *aurigae*;
- 6) *ph* équivaut à *f* dans la prononciation;
- 7) *u* consonne dans l'ancienne graphie se lit comme *v*;
- 8) dans le groupe *qu*, *u* garde sa valeur excepté devant un autre *u*: *loquutus* = *locutus*. Cfr. Niedermann — Phonétique Historique du Latin, p. 14, I: "... on écrivait... *q*... dans la combinaison *qu* transcrivant l'occlusive vélaire sourd labialisée "quis"... *q* ne fut conservé que dans les mots du type *quis*, *qualis*, *quot*, *aqua*, *coquo*."<sup>192a</sup>

Il faut observer en outre que toutes les lettres ont la valeur propre dans la syllabe et donc *aptus*, *dilectus*, *est*, *ineptus*, *amabam*, *hic*, *quem*, *meo* doivent être lus comme ils sont écrits et non *atus*, *diletus*, *esd* ou *esdi*, *inetus*, *amabão*, *hike*, *kem*, *meu*.

#### b) DE LA QUANTITÉ.

Il est très important de connaître la quantité des voyelles et celle des syllabes en latin, principalement la quantité de l'avant-dernière syllabe, parce que d'elle dépend l'accentuation du mot.

"Eviter l'erreur qui consiste à dire que la position allonge la *voyelle*. C'est la *syllabe*, non la *voyelle*, qui devient longue par position".<sup>193</sup>

Les voyelles sont longues ou brèves par nature, selon le temps plus ou moins long qu'exige leur prononciation: dans *natura* *u* est long par nature; dans *femina* *i* est bref par nature.

---

<sup>192a</sup>. "De *q* quoque littera quaesitum est, et multi illam excluderunt, quoniam nihil aliud sit quam *c* et *u* et non minus possit scribi *quis* per *c* et *u* et *i* et *s*". Velii Longi — De Orthographia — K. G. L. VII — 53 — Cfr. portugais *qualidade*, italien *qualità*.

<sup>193</sup>. Niedermann — o. c. 239.

Seules l'étude et surtout la fréquentation des bons poètes peuvent nous faire connaître les voyelles longues ou brèves par nature.

La position des voyelles dans les syllabes influe sur la quantité de ces dernières. Ainsi, on sait qu'une syllabe devient brève, quand sa voyelle est suivie d'une autre voyelle, et qu'au contraire elle devient longue, quand sa voyelle est suivie de plus d'une consonne ou d'une consonne double ou d'un *i* intervocalique. (Les consonnes doubles sont *x* et *z*).

Dans le mot *medeor* la syllabe *de* est brève; dans les mots *gaza*, *cinctus*, *Caius* — *cin*, *ga*, *Cai* sont des syllabes longues par position.

Les bons grammairiens latins ont codifié des indications pratiques très utiles sur la quantité des syllabes et des voyelles dans la composition, la dérivation et la flexion des mots latins.

Dans sa grammaire<sup>194</sup>, le P. Manuel Alvarez résume ou plutôt rassemble avec un excellent critère les meilleures observations des maîtres romains, qu'il documente par des exemples classiques.

A ceux qui désireraient les consulter, nous indiquons notre livre: "Pronúncia do Latim" 1942.

A ceux qui ont de la difficulté à comprendre la langue latine, nous faisons savoir qu'il existe en portugais un résumé de la grammaire de Alvarez, publié à Saint-Paul en 1881, quand on étudiait sérieusement le latin au Brésil. Dans ce résumé, la Prosodie commence à la page 271.

### c) L'ACCENT

Nous traitons ici de l'intensité de la syllabe prédominante dans les mots latins, car il nous est impossible de reconstituer l'accent musical du latin classique. "L'accent musical du latin littéraire reposait sur la syllabe pénultième dans les mots dissyllabiques. Dans les mots de trois et de plus de trois syllabes, sa

194. Editée en 1572.

place dépendait de la quantité de la pénultième. En cas de pénultième longue par nature ou par position, c'était elle qui recevait l'accent; en cas de pénultième brève, l'accent se reportait sur l'antépénultième."<sup>195</sup>

Cette règle fondamentale relative à la quantité de la pénultième s'est maintenue.

En latin, il n'y a pas de mots "oxytons", et l'accentuation dans les mots polysyllabiques dépend de la quantité de la pénultième: si la pénultième est longue, le mot est "paroxyton"; si elle est brève, il est "proparoxyton".

Écoutons encore une leçon d'un maître éminent, Bourciez:

"Les Romains employaient en parlant, mais dans des proportions diverses, les trois moyens dont dispose la voix pour faire varier un son de timbre donné: la quantité, l'intensité et la hauteur. Comme ils prononçaient longues ou brèves, c.à.d. en les plongeant plus ou moins toutes les voyelles, le rythme de la langue était essentiellement quantitatif, et c'est sur des alternances de ce genre qu'ont reposé les règles de leur versification. Il est plus difficile de déterminer quel a été exactement en latin classique le rôle de l'intensité, c.à. dire de l'effort musculaire qui met en relief certaines parties du mot: il est cependant probable qu'il se mêlait une nuance d'intensité à la netteté toute particulière et à la lenteur relative avec laquelle était proférée la syllabe initiale des mots. Nous avons sur ce dernier point un témoignage formel de Quintilien: "Dilucida vero erit pronuntiatio primum, si verba tota exierint, quorum pars devorari, pars destitui solet, plerisque extremas syllabas non perferentibus, dum priorum sono indulgent."<sup>196</sup>

"D'autre part, c'est par une note plus haute, portant sur une syllabe déterminée, que le mot s'individualisait en latin, et cet accent en était vraiment l'âme suivant l'expression du grammairien Pompeius: "Accentus est quasi anima vocis".<sup>197</sup> Il est cer-

195. Niedermann o. c. 20/21.

196. Inst. or. II-3-33. — Cf. A. C. Juret, dans les "Mémoires de la Société linguistique" XXI p. 93.

197. K. V. 126-127.

tain qu'à l'époque classique, du moins dans la prononciation de la bonne société, cet accent était essentiellement mélodique et se distinguait par une acuité provenant de la tension des cordes vocales; toutefois, ici encore, une certaine nuance d'intensité doit en avoir été inséparable. Le grand travail qui s'est opéré dans la prononciation populaire, au cours de la période impériale, c'est que l'effort expiratoire a prévalu sur l'élément musical et l'a complètement fait disparaître; les phases de cette évolution restent d'ailleurs obscures, d'autant qu'elle s'est produite simultanément à la perte de la quantité par les voyelles et qu'elle est sans doute liée avec elle. Vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, le nouvel état de chose était partout établi: *l'accent s'était transformé, mais tout en changeant de nature, il avait gardé la même place dans le mot.*

"La place de l'accent (d'abord de hauteur, plus tard d'intensité) est dans un étroit rapport avec la quantité qu'avaient les syllabes en latin classique. Voici les règles qui permettent de la déterminer:

1.<sup>o</sup> La finale d'un mot n'est jamais accentuée (exception faite naturellement des monosyllabes comme *rem sal, cor*) et il s'ensuit que dans les mots de deux syllabes, l'accent porte toujours sur la première, quelle qu'en soit la quantité (*téla, pédem*).

2.<sup>o</sup> Dans les polysyllabes, l'accent est sur la pénultième lorsqu'elle est longue, sinon il se reporte sur l'antépénultième (*marítum, sápidum*).

On a l'habitude d'appeler *paroxytons* les mots accentués sur la pénultième et *proparoxytons* ceux qui ont l'accent sur l'antépénultième. Faut de termes mieux appropriés, nous nous servons parfois de ceux-ci; mais il doit être bien entendu que, justes tant que la nature de l'accent a été musicale, ces dénominations ont cessé de l'être plus tard."<sup>198</sup>

Notons spécialement que l'accent, bien qu'il se soit transformé en changeant de nature, a continué à conserver la même place dans le mot.

198. E. Bourciez. *Eléments de Linguistique romaine*, p. 34-35.

Les rhéteurs et les grammairiens latins, dans leurs exposés, cherchaient à imiter les maîtres grecs et ils les suivaient scrupuleusement; c'est pourquoi ils appliquent souvent au latin des règles de la langue grecque.

Il est évident que les leçons de ces éducateurs ont exercé une influence dans la bonne société.

Que l'on examine, par exemple, ce qu'enseigne sur l'accent le plus célèbre des grammairiens latins, le fameux Donat, professeur de Saint Jérôme: "*Victorinus rhetor et Donatus grammaticus, praeceptor meus, Romae insignes habentur*".<sup>199</sup>

"Tonos alii accentus, alii tenores nominant. Toni igitur tres sunt, acutus, gravis, circumflexus. Acutus cum in Graecis dictionibus tria loca teneat, ultimum, apud Latinos paenultimum et antepaenultimum tenet, ultimum nunquam. Circumflexus autem, quotlibet syllabarum sit dictio, non tenebit nisi paenultimum locum. Gravis in eadem dictione vel cum acuto vel cum circumflexo poni potest, et hoc illi non est commune cum ceteris.

Ergo monosyllaba, quae correptam vocalem habebunt, acuto accentu pronuntiabimus, ut *fax, pix, nux*; quae productam vocalem habebunt, circumflexo accentu pronuntiabimus, ut *res, dos, spes*. In disyllabis quae priorem productam habuerint et posteriorem correptam, priorem syllabam circumflectemus, ut *meta, Creta*; ubi posterior syllaba producta fuerit acuemus priorem, sive illa correpta fuerit sive producta, ut *nepos, leges*: ubi ambae breves fuerint, acuemus priorem, ut *bonus, malus*. In trisyllabis et tetrasyllabis et deinceps, si paenultima correpta fuerit acuemus antepaenultimam, ut *Tullius Hostilius*; si paenultima positione longa fuerit, ipsa acuetur et antepaenultima gravi accentu pronuntiabitur, ut *Catullus Metellus*, ita tamen, si positione longa, non ex muta et liquida fuerit, nam mutabit accentum ut *latebrae tenebrae* si ultima brevis fuerit, paenultima vero natura longa, paenultima circumflectetur, ut *Cethegus perosus*; si ultima quoque natura longa fuerit, paenultima acuetur, ut *Athenae Mycenae*. In compositis dictionibus unus accentus est non minus, quam in una parte ora-

199. Apud Keil. — G L. IV — p. XL.



tionis, ut *malesanus interealoci*. Accentus in integris dictionibus observantur, ut interiectionibus et in peregrinis verbis et in barbaris nominibus nulli certi sunt. Accentuum legem vel distinguendi vel pronunciandi ratio vel discernendae ambiguitatis necessitas saepe conturbat.

Sane Graeca verba Graecis accentibus efferimus. In Latinis neque acutus accentus in ultima syllaba poni potest nisi discretionis causa, ut in adverbio pone, ideo ne verbum putetur imperativi modi, neque circumflexus nisi in ea particula, quae est ergo.”<sup>200</sup>

---

200. Keil — Gr. Lat. IV-371.



# ERRATA

- Page 9, ligne 10, lire *qui* (au lieu de *que*)
- ” 10, ligne 4, lire où le *latin*, déjà galbanisé comme *langue culturelle*, bien qu’il eût cessé d’être la *langue d’un peuple*, (au lieu de où le *latin* – bien qu’abandonné comme *langue culturelle* et ayant cessé d’être la *langue d’un peuple* –).
- ” 11, ligne 4, lire la *quantité des voyelles* (au lieu de la *qualité des voyelles*).
- ” 11, ligne 27, lire *parlé la même langue* (au lieu de *parlé la langue*).
- ” 13, ligne 28, lire *gutturaux* (au lieu de *guturax*)
- ” 14, ligne 9, lire *Cicéron* : (au lieu de *Cicérons*)
- ” 18, ligne 26, lire *C’est par* (au lieu de *C’est sur*)
- ” 42, ligne 21, lire  $\mu\alpha\kappa\rho\alpha\acute{\nu}$  (au lieu de  $\mu\alpha\pi\rho\alpha\acute{\nu}$ )
- ” 45, ligne 10, lire (sc. *υ*) au lieu de (*sh u*)
- ” 51, ligne 8, lire *genesta* (au lieu de *genesta*).
- ” 53, ligne 4, lire *ceet ci* se prononçaient *ceet ci*
- ” 62, ligne 21, lire devant *huic* p. ex. En. (au lieu de *devan huic* p. ex. en)
- ” 68, ligne 31, lire *du latin* (au lieu de *da latin*)
- ” 96, ligne 26, lire *sa versification* (au lieu de *se versification*).



## TABLE DE MATIÈRES

Avant-propos .....	5
Notre position .....	7
Considérations générales .....	15
La prononciation reconstituée du Latin .....	32
Opinions e objections .....	56
a) Santi Consoli .....	56
b) Vicente de Souza .....	62
c) M. Jules Marouzeau .....	67
1) Histoire de la prononciation française du latin .....	70
2) Théories et polémiques modernes .....	79
3) Comment prononçaient les Latins .....	84
4) L'accent et la quantité .....	90
5) Résumé des règles .....	92
6) Avantages de la prononciation restituée ....	92
La prononciation traditionnelle .....	99
a) Des lettres .....	99
b) De la quantité .....	100
c) L'accent .....	101

